

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 12

NIETZSCHE

Étude psycho-pathologique

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 22 Novembre 1933

PAR

Paul-François-Jean BRUSQ

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX

LAURÉAT DE LA FACULTÉ ET DES HÔPITAUX

Né à BREST (Finistère), le 2 juin 1910.

Examineurs de la Thèse

{	MM. MAURIAC, professeur	Président.
	CRUCHET, professeur	Juges.
	PERRENS, professeur	
	DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 12

NIETZSCHE

Étude psycho-pathologique

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 22 Novembre 1933

PAR

Paul-François-Jean BRUSQ

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX

LAURÉAT DE LA FACULTÉ ET DES HÔPITAUX

Né à BREST (Finistère), le 2 juin 1910.

Examineurs de la Thèse

MM. MAURIAC, professeur	<i>Président.</i>
CRUCHET, professeur	} <i>Juges.</i>
PERRENS, professeur	
DELMAS-MARSALET, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGES, AUCHÉ, SELIER, BEILLE, CASSAËT

PROFESSEURS

MM.	MM.
Clinique médicale..... MAURIAC.	Zoologie et parasitologie..... MANDOU.
id..... DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale..... N.
Clinique chirurgicale..... CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique..... TEULIÈRES.
id..... BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..... ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales... CARLES.	Clinique gynécologique..... GUYOT.
Clinique d'accouchements..... ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.. CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique. SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale..... DELAUNAY.
Anatomie..... VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique... SIGALAS.
Anatomie générale et histologie..... G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques. BONNIN.
Physiologie..... PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques. PETGES.
Hygiène..... LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires. DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie..... LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales. ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic. RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie..... PORTMANN.
Chimie..... CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée..... LABAT.
Botanique et matière médicale..... N.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.. CREYX.
Pharmacie..... DUPOUY.	Clinique dentaire..... CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale), MURATET (Anatomie pathologique), GOLSE (Pharmacie).

LACOSTE (Histologie), PERY (Obstétrique), PERRENS (Maladies mentales).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.
Anatomie..... DUBECQ.	Chirurgie générale..... JEANNENEY.
id..... DUFOUR.	id..... CHARRIER.
Physiologie..... FABRE.	id..... LOUBAT.
Parasitologie et sciences naturelles... R. SIGALAS.	Obstétrique..... RIVIÈRE.
Médecine générale..... N.	Ophtalmologie..... BEAUVIEUX.
id..... N.	Physique médicale..... N.
id..... AUBERTIN.	Dermatologie et syphiligraphie..... JOULIA.
id..... DAMADE.	Oto-rhino-laryngologie..... N.
id..... PIÉCHAUD.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie. VITTE.
id..... DELMAS-MARSALET.	Histoire naturelle pharmaceutique..... N.
Chirurgie générale..... PAPIN.	

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.	MM.
Médecine opératoire..... PAPIN.	Puériculture..... FAUGÈRE.
Physiologie..... FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac.. GOLSE.
Pathologie médicale..... DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie..... R. SIGALAS.
Accouchements..... RIVIÈRE.	
Ophtalmologie.....	MM. CABANNES (en congé).
Ortopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. N.	
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON.	
id..... Clinique dentaire..... DELGUEL.	

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A MON PERE ET A MA MERE

A MON FRERE

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

A MES MAITRES DE L'ECOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTE DE LA MARINE ET DES COLONIES

A MES ANCIENS PROFESSEURS DE L'ECOLE ANNEXE
DE MEDECINE NAVALE DE BREST

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale
du Service de Santé de la Marine et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MICHELEAU

*Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Pour le grand intérêt qu'il nous a toujours porté, nous lui adressons notre bien vive gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PERRENS

*Médecin-chef à l'Asile d'aliénés de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,*

Qui nous a toujours accueilli avec bienveillance. Qu'il trouve ici l'expression de toute notre reconnaissance.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

Croix de guerre.
Professeur de Clinique médicale à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.

Pour le très grand honneur qu'il nous
a fait en acceptant la présidence de
cette thèse.

NIETZSCHE

Étude psycho-pathologique

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE

Le penseur qui devait s'acharner à détruire le christianisme, et tout spécialement le luthéranisme, descend d'une race de pasteurs thuringiens. Dans la branche paternelle et dans la branche maternelle, ce ne sont que pasteurs, prédicateurs et professeurs, tous distingués et pieux. Son arrière-grand-père, Christian-Friedrich Krause, son grand-oncle, Johann-Friedrich Krause, ainsi que ses deux grands-pères, ont exercé d'importantes fonctions ecclésiastiques en Thuringe et en Saxe.

Nietzsche appartient à une famille où la longévité fut fréquente. Ses grands-parents sont morts très âgés. Mais il est à noter qu'un frère de sa mère mourut dans une clinique pour les maladies nerveuses. Parmi les frères et sœurs de son père, plusieurs rachitiques, tous très doués; de plus, ces mêmes sœurs auraient été hystériques et quelque peu excentriques.

« Son père, Karl-Ludwig Nietzsche, homme délicat et doux,

ignorant les pensées nouvelles, les désirs agités, suivait avec sécurité la double tradition : l'une révélée par Dieu à ses fidèles, l'autre indiquée aux sujets par les princes. Ses supérieurs l'avaient en haute estime. Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, lui accordait sa protection. Il pouvait espérer une belle carrière; mais il avait les nerfs malades, la tête souffrante, et le repos lui était nécessaire. » (Halévy.)

On lui confia la paroisse de Roecken, à la limite de la Saxe et de la Prusse. Il y mena une vie parfaitement calme et monotone. Sa seule distraction était parfois d'improviser sur l'orgue rustique.

La mère de Nietzsche était vive et primesautière, d'un caractère enjoué et sensible.

Leur premier enfant naquit le 13 octobre 1844, le jour même de la fête du roi. Cette coïncidence accrut la joie du père : « O mois d'octobre, mois béni ! écrivit-il sur le registre de son temple, toujours tu m'as comblé de joies. Mais de toutes celles que tu m'apportas, voici la plus profonde, la plus magnifique : je baptise mon premier enfant.... Mon fils, Frédéric-Guillaume, tel sera ton nom sur la terre, en souvenir du royal bienfaiteur dont le jour natal est le tien. »

Les années suivantes naquirent une sœur, Elisabeth, puis un frère, Joseph.

Le petit Frédéric a de grands yeux graves; il est lent à parler, et à 2 ans 1/2 seulement dit son premier mot. C'est le compagnon favori du pasteur dans ses longues promenades.

Imaginons le site : une petite église écrasée, flanquée d'une tour massive, complètement dépourvue de toute ornementation, et coiffée de tuiles. Contrastant avec la couleur grise des vieilles pierres de cette église, et, tout à côté, s'élève la fraîche maison du pasteur, grande, aérée, claire. L'ensemble s'accompagne de quelque verdure et d'un petit jardin. Autour, quelques maisons misérables, couvertes de chaume, et le spectacle désolant d'un pays plat, nu et sombre sur lequel flotte souvent un immense ciel gris. « Frédéric Nietzsche

n'oublia jamais le son des cloches lointaines sur la plaine immense et semée d'étangs, ni l'impression de sa main blottie dans la forte main paternelle. » (Halévy.)

Ces promenades sont l'unique distraction de l'enfant. Il est seul. A 5 ans il vit déjà en lui-même, intensément; il est son propre univers, et déjà il l'analyse et il en explore tous les recoins. Aussi ses moindres émotions prennent-elles une ampleur considérable, et leurs répercussions, loin d'être effacées ou amorties sous des impressions nouvelles, s'étendent jusqu'aux tréfonds de son âme. Ces émotions ont des valeurs très différentes de celles reçues par un enfant dans une collectivité, parce que l'enfant solitaire est tenté de se considérer plus grand qu'il n'est en réalité, et s'analyse mieux. Il ne profite pas de l'expérience de camarades et ne peut connaître leurs réactions dans les cas précis où il va se trouver. C'est donc une âme neuve, et ses tendances seront originales.

Dès 1848, le malheur s'abattait sur la maison du pasteur : Karl-Ludwig Nietzsche fut atteint d'une lésion cérébrale, suite ou cause d'une chute faite du haut du perron de sa maison. Dans cette chute, sa tête heurta violemment les marches de pierre. D'aucuns affirment qu'il perdit la raison. Il languit pendant des mois, en proie à de terribles douleurs de tête. Il eut une accalmie au printemps 1849, une rechute en juin, et il mourut le 30 juillet 1849, à l'âge de 36 ans.

Quel diagnostic? Les uns parlent d'encéphalite, les autres de ramollissement cérébral ou d'apoplexie. J. Noir parle d'attaque apoplectiforme (*Concours médical*, août 1928).

L'esprit de Frédéric fut frappé du spectacle de ces journées tragiques. Il demeura longtemps ébranlé d'avoir si tôt compris.

C'était un enfant fort impressionnable, et cet événement douloureux eut pour résultat d'exaspérer sa sensibilité. Il devint triste et nerveux. Dans cette grande maison, il avait d'étranges terreurs. Surpris parfois à la tombée de la nuit seul dans une pièce écartée, il lui devenait impossible de se mouvoir, tant il lui paraissait rôder, dans le silence immense,

de présences hostiles. Les choses elles-mêmes ne s'animaient-elles pas au gré d'ombres bizarres qui venaient l'envelopper ? Puis il y avait cet effroi des campagnes désertes où vit tant d'insaisissable, surtout quand vient la nuit. Ce fut alors que des visions troublèrent les nuits de l'enfant. Il eut le pressentiment d'une catastrophe. Voici le récit naïf qu'il en fit dans sa quatorzième année :

« En ce temps-là, je rêvai que j'entendais l'orgue dans l'église résonner tristement, comme aux enterrements. Et comme je cherchais la cause de cela, une tombe s'ouvrit rapidement, et mon père apparut, marchant dans son linceul. Il traversa l'église et revint bientôt avec un petit enfant dans les bras. La tombe s'ouvrit à nouveau, mon père y descendit, et la pierre se referma. Aussitôt le grondement de l'orgue cessa de résonner, et je m'éveillai. Dès le matin, je racontai ce rêve à ma mère bien-aimée. Peu après, mon petit frère Joseph tomba malade, il eut des attaques de nerfs et mourut en peu d'heures. Notre peine fut terrible. Mon rêve s'était exactement réalisé, le petit corps fut déposé dans les bras de son père. Après ce double malheur, le Seigneur dans les cieux fut toute notre consolation. Ce fut à la fin de janvier 1850. »

Tous ces faits amenèrent chez l'enfant des émotions extraordinaires dont il convient d'apprécier l'intérêt en étudiant la sensibilité de l'homme fait.

J. Noir relie ce fait que le petit Joseph mourut dans une série de crises convulsives aux circonstances très particulières de la mort du père et émet l'hypothèse, nullement aventurée, que Frédéric Nietzsche est hérédosyphilitique.

Au printemps de 1850, des femmes en deuil et deux jeunes enfants quittaient dans la nuit le presbytère de Roecken, pour aller se fixer à Naumbourg, petite ville sur les bords de la Saale. La veuve du pasteur s'y retrouva près des siens. La mère et la sœur de son mari étaient venues habiter avec elle une étroite maison.

Il convient d'étudier avec quelques détails l'existence de

Nietzsche au cours de la période qui va de sa sixième à sa quatorzième année. Des influences austères, un esprit essentiellement religieux, vont agir sur lui, et il en gardera l'empreinte toute sa vie.

Naumbourg était une cité royale, créée par les Hohenzollern et dévouée à leur dynastie. Elle était donc luthérienne et militaire. Mais la garnison n'était pas nombreuse. L'activité y était insignifiante, limitée à une bourgeoisie aisée de fonctionnaires et de pasteurs, à quelques familles d'officiers ou de hobereaux. Tous vivaient à l'abri des remparts gazonnés dont les cinq portes, chaque soir, étaient closes. Leur existence, de gravité et de mesure, s'écoulait à l'ombre de la belle cathédrale, et la cloche de la cathédrale éveillait la petite cité puritaine, l'endormait, l'appelait aux fêtes du culte ou de l'Etat.

Là s'est écoulée l'enfance de Nietzsche, entre quatre femmes vêtues de noir : sa mère, sa grand-mère et ses deux tantes, et dans la compagnie de sa petite sœur. Pas d'enfance plus douce, plus choyée, tant à la maison qu'au village de Pobles, où l'on allait passer les vacances, chez le grand-père Oehler. Sa sœur nous le montre comme un enfant aimant la solitude, extrêmement obéissant et sérieux. Ses camarades l'avaient surnommé le « petit pasteur », à cause de sa façon émouvante de réciter les versets de la Bible. Frédéric n'oubliait pas son père; il voulait, à son exemple, et comme l'avaient été tous les hommes de sa race, devenir un pasteur, une sorte d'élu, parlant au nom de Dieu, et ne concevait pas de vocation plus haute.

Tout jeune qu'il fût, il avait le respect de la règle établie, et un robuste sentiment du devoir, qu'il accomplissait même dans les circonstances les plus difficiles. Il souffrait des plus légères gronderies, et voulait être seul à régler sa ligne de conduite. Quand il avait été blâmé, il se retirait dans quelque coin sombre, et il examinait ses actes avec beaucoup de scrupule. Il ne consentait à reprendre ses jeux qu'après s'être

délibérément blâmé ou justifié. Nous ne pouvons omettre de conter cette anecdote, si connue :

« Un jour, au sortir de l'école, survient une averse torrentielle. Toute la bande d'écoliers s'éparpille au galop. Seul, le petit Frédéric, alors âgé de 9 ans, ne se laisse pas troubler. Il rentre chez lui, sans parapluie ni manteau, d'un pas égal et lent. Aux reproches que sa mère lui adresse en le voyant trempé, il répond : « Mais, maman, le Règlement scolaire » prescrit qu'en quittant l'école les enfants ne doivent pas » courir et gambader, mais rentrer chez eux tranquillement » et avec décence. »

Il n'ignorait pas son prestige. Il s'en servait pour satisfaire la vocation d'éducateur qui déjà perçait en lui. Il l'exerçait d'abord sur sa sœur cadette, ensuite sur ses petits compagnons. L'un de ceux-ci, Wilhelm Pinder, a fait, à 14 ans, le portrait suivant de Nietzsche, qui avait le même âge :

« Le trait marquant de son caractère était une certaine mélancolie qui remplissait tout son être. Dès sa première enfance, il aima la solitude, qui lui permettait de s'adonner à ses pensées; il évitait la compagnie des hommes, recherchant les lieux parés par la nature de sublimes beautés. Son âme était tendre et pieuse. Déjà, étant enfant, il réfléchissait sur bien des sujets qui n'intéressent pas les autres enfants de son âge, ce qui forma très prématurément son esprit.

» Jamais il n'agissait avant d'avoir réfléchi, et quand il faisait quelque chose, c'était toujours pour une raison précise et bien fondée. On retrouvait en particulier ce trait dans nos travaux communs; et quand il énonçait quelque idée que je n'approuvais pas tout de suite, il savait toujours me l'expliquer de façon claire et intelligible. »

A 9 ans, les goûts de Nietzsche s'étendirent : la musique lui fut révélée par un chœur de Hændel entendu à l'église. Il étudia le piano.

L'instinct de créer — un instinct déjà tyrannique — s'empara de lui. Il composa des mélodies, des chants sacrés. Cependant, c'est encore un enfant capable de s'attacher aux

jeux les plus naïvement puérils, rien de tragique encore, il est heureux et il semble oublier les impressions pénibles de Rœcken.

Persuadé de deux vérités absolues : la première, que quelqu'un qui se respecte ne peut travailler qu'à une œuvre idéale, que le reste est infime, presque honteux ; la seconde, que le christianisme est le résumé de tout idéal, il était inévitable qu'il se crût destiné au ministère de Dieu. Cette pensée ne fut pas le résultat d'un choix, la marque d'une préférence. Elle allait en quelque sorte sans le dire. La possibilité d'une carrière profane ne lui vint même pas à l'esprit. Etant entré avec le sérieux et la docilité la plus parfaite dans les principes de ses maîtres et de ses parents, envisageant comme eux toute profession bourgeoise ou lucrative comme inférieure, il était naturel qu'il voulût être ce qu'ils étaient. Ils devinrent le type de sa vie et n'eut d'autre rêve que d'être comme eux pasteur, pauvre, exempt de souci matériel, estimé, respecté de tous. Un tel idéal convenait d'ailleurs parfaitement à l'enfant timide et modeste que des femmes malheureuses enveloppaient de tendresse.

Cependant, la supériorité de Nietzsche apparut bientôt éclatante au collège de Naumbourg et les professeurs conseillèrent à sa mère de l'envoyer étudier dans un établissement supérieur.

En 1858, Nietzsche entre à la vieille et célèbre école de Pforta. Cette école est située à deux lieues de Naumbourg, sur le cours de la Saale. Elle occupe dans une vallée riante les vieux bâtiments d'un couvent fondé au XII^e siècle par des moines cisterciens venus de l'Occident latin. « Les enfants devront être élevés à la vie religieuse, dit une instruction de 1540; ils s'exerceront pendant six années à la connaissance des lettres et aux disciplines de la vertu. » Les élèves sont séparés de leurs familles et cloîtrés avec leurs maîtres. On leur impose certaines règles de mœurs : le tutoiement et les manières libres sont interdites. On établit entre eux une certaine hiérarchie selon laquelle les plus anciens ont charge

des plus jeunes. L'enseignement comprenait essentiellement, à l'époque où Nietzsche entra en cette école : la religion, l'hébreu, le grec, le latin. « L'esprit humaniste, le moralisme protestant et la rigueur allemande formèrent dans ce vieux monastère une alliance singulière et vivace, une manière féconde de vivre et de sentir. » (Daniel Halévy, *L'enfance et la jeunesse de Nietzsche*.)

On conçoit aisément ce qu'un pareil changement apporta de bouleversements dans la vie de cet enfant de 13 ans. Nous l'avons dépeint doux, rêveur, impressionnable, entouré d'une atmosphère cotonneuse et de toutes sortes de soins. Il était difficilement transplantable. Les tendres habitudes de la maison maternelle l'avaient mal préparé aux disciplines de Pforta. La vive répulsion morale qu'il éprouva, compliquée d'un changement total dans le régime, lui donna le plus terrible accès de nostalgie. L'internat le tuait. Il se remémorait son passé puéril, long passé dont les hommes auraient tort de sourire, treize années remplies par les premiers attachements et les premières souffrances, par les premiers orgueils d'une âme ambitieuse. Les souvenirs de la vie heureuse qu'il avait menée jusque-là avec sa mère lui perçaient le cœur. Il s'égarait en des mélancolies infinies tandis que lui revenaient en mémoire et les derniers instants dans les tranquilles campagnes et le dernier angélus du soir roulant à l'infini.

Nous ne parlons de ces détails que pour donner des exemples de ces chagrins d'enfance qui laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de la vie. Ces peines, qu'on prend fort en mépris, sont proportionnées à la force de l'enfant, le dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir.

Cependant, l'enfant s'acclimate et endure cette vie nouvelle. C'est que le germe qui est en lui est fécondé. Les mots : talent, éclat, réputation, prennent un sens. Il perd l'idéal modeste de ses premières années et l'avenir incertain commence d'occuper sa pensée. Il écrit les lignes suivantes en

juillet 1859. Il a 15 ans. « O, Guillaume, dis-je à mon ami, est-il une joie plus grande que d'errer ensemble à travers le monde ? O, plaisir de l'amitié, de la fidèle amitié ! O souffle de la nuit magnifique d'été, parfum de fleur et rougeur du soir ! Ne sens-tu pas tes pensées qui montent, et pareilles à la jubilante alouette, trônent sur les nuages couronnés d'or ? Quel merveilleux paysage du soir ! C'est ma vie que je découvre. »

La première année de Pforta n'amène pas de grands changements dans l'esprit du jeune Nietzsche tout entier occupé de s'adapter à sa nouvelle vie.

La seconde entrée, en 1859, est l'occasion d'un nouvel accès de nostalgie, mais il accepte mieux la contrainte de l'école.

A ce moment commence vraiment la vie intellectuelle de Nietzsche. Il a subi une influence profonde et une complète transformation. Du jeune homme gauche et timide est sorti un esprit ouvert et actif. Il aperçoit le vaste univers des lettres et de la science et se trouve saisi d'un extraordinaire désir de savoir, de culture universelle. « Puisse, écrit-il, mon penchant nouveau durer comme celui qui m'attache à la poésie ! »

Qu'elle est extraordinaire cette fièvre de la connaissance qui s'empare des jeunes cerveaux, les agite de tant de désirs en leur montrant tant de problèmes. De la larve rampante, de l'être encore si proche de la puérité et de l'animalité ne fait-elle pas un être ailé, aux promenades les plus capricieuses et les plus merveilleuses ? C'est la révélation prodigieuse et généralement soudaine de la vie spirituelle. Elle répond à une activité immense et presque inconsciente. L'individu est poussé par une sorte de volonté supérieure et, tout à coup, deviennent essentielles et vitales pour lui des questions qui lui étaient peu auparavant tout à fait étrangères.

Cette fièvre est incontestablement le propre d'une minorité particulièrement bien douée. Elle est la pierre de touche la

plus précoce et la plus révélatrice des valeurs à venir. Pour ces élus qui ont cependant l'âge de leurs camarades, l'âge d'être vaniteux et frivole qu'est la réalité auprès de cette passion qui brûle ?

L'éducation religieuse et l'empreinte mystique qui ont déjà profondément marqué l'enfance de Nietzsche sont d'ailleurs, à n'en pas douter, autant de circonstances propres à intensifier les phénomènes psychiques de cet ordre. On lui a appris que le commerce des âmes est la plus grande et la seule réalité, qu'il faut créer le royaume de l'idéal en dedans de nous, que le bonheur est le dévouement à un rêve ou à un devoir. Ses maîtres lui ont enseigné l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie et l'ont marqué irrévocablement pour la vie spirituelle. Les exemples ne manquaient pas, nombre d'hommes éminents furent instruits à Pforta : Novalis, Klopstock, Schlegel, Fichte. Fichte, le philosophe, l'éducateur et le patriote, était la gloire de la maison.

Tout le milieu où vit Nietzsche lui inspire les mêmes sentiments, la même façon idéale de prendre la vie. Il s'établit « un vaste plan d'études où la géologie, la botanique, l'astronomie, s'allient à la stylistique latine, à l'hébreu, aux sciences militaires, à toutes les techniques » (Daniel Halévy, *op. cit.*). « Et sur toutes choses, dit-il enfin, la religion, fondement de tout savoir. Grand est le domaine du savoir, infinie la recherche de la vérité. » Ses lectures sont immenses et il s'abandonne entièrement, avec une sorte de fureur, à son goût pour l'étude, à ce goût de l'érudition qui est inné en lui. Sa solitude est presque absolue et il est à peine distrait de cette existence par un mois de courtes vacances annuelles.

Le troisième retour à Pforta marque une époque décisive : la naissance chez Nietzsche de l'esprit critique.

Jusqu'à présent il a emmagasiné avec une promptitude remarquable quantité de notions sur lesquelles il va fonder son jugement et asseoir ses argumentations. Il a accepté comme

il avait accepté la foi de ses aïeux. Puis il a lu Schiller, Hölderlin, Byron, et des horizons nouveaux sont nés pour lui ainsi que de nouvelles façons de comprendre. La religion était jusqu'à maintenant la clef de voûte de tout son édifice spirituel et liait entre eux les différents matériaux de la connaissance. Voici qu'apparaissent d'autres clefs de voûte, d'autres idéals, et l'esprit se trouve appelé, sinon à choisir encore, du moins à discuter, ne serait-ce que dans le but de les réfuter, ces conceptions nouvelles.

« Une telle tentative, écrit Nietzsche, n'est pas le travail de quelques semaines, mais d'une vie : se peut-il qu'animé des résultats d'une réflexion puérile, on prétende anéantir l'autorité de deux mille années, garantie par les plus profonds penseurs de tous les temps ? Se peut-il qu'avec des fantaisies, des rudiments d'idées, on prétende écarter de soi ces douleurs, ces bénédictions religieuses dont l'histoire est toute pénétrée ? »

Doit-on chercher en toute sincérité comment nous apparaît la création et ensuite quelles sont les causes et quel peut être le but de cette création selon le calcul le plus probable et le plus vraisemblable ? Doit-on, en un mot, chercher une croyance ou admettre, comme saint Augustin, Bossuet et Fénelon, que l'univers n'est construit que pour la petite peuplade qui est la nôtre ?

Le premier point de vue est visiblement le plus grand en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité. Le second est le meilleur quand il ne s'agit que d'améliorer la société humaine, et le christianisme est jusqu'ici le système dont la vérité paraît la plus désirable. Mais on sent combien la recherche de cet intérêt est rétréci et misérable auprès de la recherche de la vérité. « Importe-t-il donc, écrit Nietzsche, d'en arriver à la conception de Dieu, du monde et de l'apaisement qui nous est la plus commode ? Le vrai chercheur ne considère-t-il pas, au contraire, le résultat de la recherche comme quelque chose de franchement indifférent ? Dans nos investigations, cherchons-nous le repos, la

paix, le bonheur ? Non ! seulement la vérité, fût-elle la plus effrayante et la plus hideuse. »

Nietzsche s'attriste, il voudrait échapper à l'engrenage des classes, des besognes qui prennent toute sa vie, et, attentif, à lui seul connaître les pensées dont déborde son cœur. On pourrait lui appliquer ces propos de Vigny : « Toujours en conversation avec moi-même, je me parle de choses dont les hommes ne se parlent que rarement entre eux ; et c'est une chose de jour en jour plus pénible pour moi que de répondre à ceux qui me parlent sur des futilités. »

Convaincu de l'insignifiance des choses passagères, épris du goût de l'éternel, il ne pourrait se résigner à l'aveu d'une distraction consentie vers le fortuit et l'accidentel.

Pour un esprit si élevé et si grave, la crise du doute religieux est fondamentale. Nietzsche, passant au crible d'une impitoyable critique ses acquisitions spirituelles antérieures, cherche, angoissé, à retenir sa foi religieuse chaque jour diminuée. Il rompt avec lenteur et crainte parce qu'il vénère ces dogmes ou symboles qui tiennent à tout son passé, aux souvenirs chéris de sa maison et de son père, avec crainte parce qu'il sait qu'en renonçant à l'ancienne sécurité, il ne trouvera pas une sécurité nouvelle, mais que les problèmes surgiront en foule. « Se risquer, écrit-il en 1862, sans guide ni compas, dans l'océan du doute, est perte et folie pour un jeune cerveau, la plupart sont brisés par l'orage, petit est le nombre de ceux qui découvrent des régions nouvelles... Bien souvent toute notre philosophie m'est apparue comme une tour de Babel... »

» J'ai essayé de tout nier : Ah ! détruire est aisé, mais construire ! »

Cependant la rupture avec ses anciennes croyances est à peu près complète l'année suivante, qui est la dernière de son séjour à Pforta. Dès ce moment, le Dieu qu'il cherche et fait serment de servir dans des vers juvénils et pleins de flamme, est un « Dieu inconnu ».

Cette crise, qui est la première grande crise intellectuelle

de Nietzsche, nous donne la mesure de son intellectualité, l'affirmation de la noblesse de son caractère tout entier épris d'idéal. En outre, elle indique l'orientation et le dessein général de ses tendances futures. Son activité a, dès ce moment, des buts parfaitement définis et, quelles que puissent être ses attitudes, il leur restera fidèle.

La personnalité humaine étant le résultat d'un double travail d'adaptation entre l'être humain et le milieu extérieur, il nous paraît logique d'esquisser le caractère de Nietzsche à ce moment, afin de définir ensuite plus aisément l'action du milieu sur chaque élément, indépendamment d'ailleurs de ses modifications propres sous l'influence de l'âge.

Durant sa jeunesse, nous avons vu que plusieurs incidents sont venus ébranler Nietzsche et nous fournir quelques indications de « réflexes émotifs » (Dupré).

La mort de son père l'atteint douloureusement, et il reste longtemps nerveux et songeur. Nous avons noté ses dispositions imaginatives et rêveuses auxquelles cet événement et le lieu où il se produisit donnèrent un certain tour macabre, et le goût des émotions douloureuses où elles trouvaient le loisir de s'exercer.

L'intensité de son émotion se marque encore lors de son entrée à Pforta, où il reste longtemps inconsolable.

La musique est pour lui une cause d'émotion délicieuse et de joie profonde qui le transfigure. Il songea même à cultiver exclusivement l'art musical, et l'autorité maternelle dut s'employer longtemps à le détourner de cette vocation.

Par contre, Nietzsche semble avoir une certaine pudeur des émotions joyeuses qui n'étaient pas dans le ton de sa maison et y furent ensuite déplacées quand le deuil y fut entré.

En somme, Nietzsche nous paraît être à ce moment très émotif et suggestionnable, d'un caractère timide, grave, avec une tendance marquée à l'idéalisation. Deux autres termes définissent son affectivité : le manque de sociabilité et l'orgueil.

Le manque de sociabilité s'explique dans une certaine mesure par ce que nous avons dit de son enfance; mais, très rapidement, nous lui trouvons d'autres raisons.

Le sentiment de la gravité de la vie, qui est inné en lui, et son instinct religieux lui font considérer comme mesquins les propos de ses condisciples. L'habitude de l'application et d'un travail perpétuel l'a rendu attentif à ses idées. La sévérité froide et un peu sombre de son caractère l'isole : « Je pourrais dire à presque tout le monde : « Je » voudrais être seul en ce moment pour écrire ce que je » pense tandis que vous parlez. »

Il lui aurait fallu un vie arrangée pour l'étude, à l'abri des autres hommes. Terminant son séjour à Pforta, il songeait sans déplaisir aux hauts murs du séminaire l'isolant du monde.

Tout ceci eut au moins pour résultat de lui éviter l'emphase de l'attitude, le geste, la parole, la recherche du brillant; et surtout la dispersion en futilités de son énergie et de son activité au détriment de la concentration nécessaire au développement complet de son génie.

Ce mot de génie est celui qui vient inévitablement sous la plume quand on assiste à la fermentation extraordinaire de l'esprit de Nietzsche, à sa gravité, à la passion brûlante qui l'entraîne vers la recherche de la vérité à tout prix, à la précocité de sa production. Il consacra, en effet, et cela dès sa treizième année, un essai au problème de « l'origine du mal » et dans lequel il fit de Dieu « le père du mal, comme cela va de soi ». Il invoquait souvent cet essai pour montrer qu'il avait, dès cette époque, des rêveries philosophiques qui continuèrent à le poursuivre pendant les années où il fut élève de Pforta.

Son précoce développement intellectuel, l'admiration qu'il provoque, le sentiment qu'il a de sa supériorité, expliquent son orgueil naissant. Son désir d'être toujours seul à décider de ses actes. Sa souffrance des blâmes les plus bénins.

Ainsi vient notre conclusion. Voilà un être d'élite de 17 ans, dont la sensibilité extraordinaire s'est développée en serre chaude dans le milieu familial, qui, brusquement jeté dans le milieu de Pforta, y trouve contrariées toutes ses tendances affectives naturelles, privé des tendresses qui l'ont entouré, de la musique qui est son seul plaisir, blessé dans son orgueil altier de multiples façons et obligé de vivre dans une société qu'il veut ignorer sinon mépriser. Nous le voyons tout naturellement rentrer ses antennes, se mettre en boule et s'isoler. Le monde de la poésie et de la pensée est son refuge, le champ d'asile qu'il laboure, et où il s'endort insensible au milieu de ses fleurs pour oublier ce qui l'entoure. Tel est Nietzsche en 1864, à l'époque où il entre seul dans la vie.

CHAPITRE II

L'ETUDIANT

C'est avec intention que nous avons donné une certaine ampleur au premier chapitre, qui nous paraît au contraire négligé dans la plupart des ouvrages. Il nous paraît expliquer en grande partie la personnalité de Nietzsche et nous donne de son caractère une idée telle qu'elle rend inévitable certains conflits et certaines réactions et en amène naturellement la description comme autant de conséquences logiques des développements précédents.

Et voici en effet l'attitude de Nietzsche, étudiant à Bonn, de l'automne 1864 à l'automne 1865.

Bonn est la ville des étudiants par excellence, et Nietzsche, pendant quelques semaines, se laisse distraire par le train de cette existence nouvelle. Il fait partie d'une société d'étudiants, la « Franconia », s'imaginant que cette joyeuse vie et ses rites symboliques préparent les forces actives de toute une jeunesse à un grand avenir. Il se bat même en duel pour être un étudiant « fini ».

Mais son esprit délicat ne tarde pas à s'offusquer des réalités, ainsi que nous le montre une lettre à Gersdorff⁽¹⁾ : « Si tu partages aujourd'hui, écrit-il, les opinions de ton cher frère sur la vie de « corps », je ne puis qu'admirer la force morale avec laquelle, pour apprendre à nager dans le grand courant de la vie, tu te jettes dans une eau trouble, presque bourbeuse, et y prends tes ébats...

(1) Lettre à Gersdorff du 25 mai 1865.

» Nous devons veiller à ne pas trop nous laisser influencer. L'habitude a une puissance énorme. On a déjà beaucoup perdu si l'on cesse de s'indigner de quelque chose de mauvais qui se passe journellement dans notre cercle. C'est, par exemple, le cas pour la boisson et l'ivresse, et aussi pour le mépris et le persiflage d'autrui (personnes ou opinions).

» Je t'avouerai volontiers que, jusqu'à un certain point, il m'a fallu faire des expériences analogues aux tiennes : le ton qui règne dans les soirées de beuveries m'a souvent déplu jusqu'au malaise; il est certains individus que j'ai peine à supporter à cause de leur matérialisme de brasserie; de même, à ma grande indignation, on porte avec une suffisance inouïe des jugements en bloc sur les hommes et sur les opinions. »

Nietzsche se reproche déjà les heures gaspillées, il se décide à une vie plus austère et plus concentrée. Plein de scrupules envers ses compagnons, il n'ose rompre tout d'abord et rêve de leur imposer son idéal et de commencer ainsi l'apostolat qu'il veut étendre un jour. Il propose donc une réforme de l'association. On le fait taire et on l'écarte. Nietzsche, profondément blessé et déçu, rompt par une lettre cassante, mais le séjour à Bonn lui devient douloureux.

« Cette lettre est la première passe d'armes de Nietzsche contre l'esprit de son siècle, elle inaugure la lutte qu'il poursuivra toute sa vie. Son besoin de propreté morale est tel qu'il ne peut supporter que des situations nettes et franches; d'autres se contentent de protester, laissent faire et se résignent; lui, il casse les vitres, et son idéalisme est la cause même de ses conflits. » (1).

Le séjour à Bonn est également dans l'ordre intellectuel la continuation logique de l'activité antérieure de Nietzsche : ayant déjà aperçu le vaste domaine du romantisme, il se sent attiré par les lettres. Mais l'influence de sa famille le pousse encore vers la profession de son père et il peut encore

(1) G. Walz, *La vie de Frédéric Nietzsche*.

se croire chrétien. Il suit donc d'abord et simultanément les cours de lettres et ceux de théologie, mais ces derniers lui paraissent sans solidité, d'un style composite et indéfinissable. Ce christianisme édulcoré et formaliste contraste trop avec celui de son enfance, auquel la simplicité de sa croyance donnait un aspect solide et vénérable. Sa foi religieuse fut atteinte en trouvant sous les mêmes noms des choses si différentes. Il s'en détache lentement. « Sûrement, c'est la foi *en elle-même* qui est une bénédiction, et *non* son objet, non ce qui se cache derrière elle. » (1).

A ce qui n'est d'abord qu'un sentiment, il va s'efforcer de donner une base objective et n'aura de cesse avant d'avoir pénétré jusqu'au fond du problème : « Cherches-tu le repos de l'âme et le bonheur ? crois ; veux-tu avoir la vérité pour guide ? alors cherche. » (2).

Jusqu'à présent, entraîné par la fièvre de la connaissance, déchaîné par l'étude de l'art et de la philosophie, il a dispersé son activité sur de multiples domaines en débordements tumultueux.

Mais, à Bonn, un seul de ses maîtres, le philologue Ritschl, fait impression sur lui par sa rigueur critique et sa flamme intellectuelle. Désormais, sur les conseils de ce maître, la décision de Nietzsche est prise : il sera philologue et non théologien. La philologie sera pour un temps le lien bienfaisant qui imposera l'unité à ses « instincts divergents », la discipline rigoureuse qui corrigera ses tendances au rêve, au mysticisme et à la dispersion en même temps qu'elle lui permettra de s'attacher à l'histoire de l'Eglise, à l'exégèse et à la critique des évangiles.

Ses conclusions sont analogues à celles de Renan quelques années plus tard : le christianisme, dit-il, est fondé sur des affirmations gratuites.

Nietzsche est préparé à ce coup depuis trop longtemps pour

(1) Lettre à Lisbeth Nietzsche, 11 juin 1863.

(2) *Ibid.*

en ressentir immédiatement un ébranlement considérable. Ses appréhensions se sont calmées et il s'est préparé à la recherche d'un autre idéal. Cependant, il se sent seul, déprimé, et médite les vers du poète romantique :

Sorrow is knowledge : They, who know the most
Must mourn the deepest over the fatal truth,
The tree of knowledge is not that of life (1).

Nous devons maintenant revenir sur cet événement et en méditer le sens, car de cet épisode que nous voyons contredire les tendances les plus profondes de sa nature, depuis son enfance, va dépendre toute l'activité ultérieure de Nietzsche.

« Toute son évolution résulte, dans une certaine mesure, du fait qu'il perdit très tôt la foi; elle prend son origine dans la « hantise de la mort de Dieu » (2).

Il se trouve exilé dans un monde étranger et froid. Il s'est mis hors de sa propre maison. Le désir de retrouver le paradis perdu entretiendra chez lui une agitation incessante, le besoin de créer un autre asile. Mais par une fatalité inverse, son évolution intellectuelle le poussera suivant une ligne droite à s'en éloigner davantage. C'est là la naissance du conflit qui occupera toute sa vie : son destin, à ce qu'il affirme, a pris « une teinte noire ».

Voici les impressions, particulièrement intéressantes pour nous, de Nietzsche sur son séjour à Bonn (3). « Je ne ressentis nulle tristesse de devoir quitter une si belle ville, de me séparer d'une cohorte de jeunes camarades. Car c'est précisément eux qui me faisaient fuir. Parmi eux, ma nature n'a pas trouvé ce qu'elle cherchait..., le souffle de poésie qui paraissait envelopper toute cette vie se dissipa pour moi;

(1) Le savoir est amer : ceux qui savent le plus
Plus profondément pleurent la vérité fatale,
L'arbre du savoir n'est pas l'arbre de vie.

(2) Lou Andreas Salomé, *Nietzsche*.

(3) Fragment écrit en août 1867.

toute la brutalité et la « philistinerie » de ces excès de boisson, de tapage et de dettes se montrèrent à nu et quelque chose en moi se mit doucement à protester. Je me retirai de plus en plus de ces vides plaisirs, leur préférant les joies tranquilles données par la nature ou des études artistiques. Je me sentais toujours plus étranger à ces cercles...

» ... Je venais de faire quelques expériences douloureuses et de subir des déceptions. Je me trouvais tout seul, comme suspendu en l'air, sans appui ni principes, sans espoirs et sans un seul souvenir agréable. Du matin au soir, je ne songeais qu'à me créer une vie personnelle, faite pour moi. »

L'impossibilité orgueilleuse de trouver une satisfaction en la vie du commun se manifeste ainsi chez Nietzsche de la manière la plus âprement émouvante. Nature désadaptée, nature tourmentée du besoin d'idéal et de beauté, du besoin d'épanouissement infini, incapable de se contenter de la clarté ordinaire des paysages paisibles, il détruit toutes ses illusions, explore toutes les profondeurs et retrouve partout l'angoisse que comporte la vie trop consciente.

Nietzsche suit à Leipzig, en 1865, son professeur préféré, le philologue Ritschl, qui avait été appelé à l'Université de cette ville. Il s'initie aux méthodes d'une stricte philologie, mais sans grand enthousiasme. Désorienté et sans but, il redoute une année pareille à celle de Bonn, une longue plainte emplit ses lettres et ses cahiers... Elle s'arrête bientôt, et voici l'événement qui délivre son âme : la connaissance grandiose de Schopenhauer.

« Pendant quatorze jours, Nietzsche dort à peine, se couche à deux heures, se lève à six heures du matin, passe ses journées entre son livre et son piano ouverts, médite, et, dans l'intervalle de ses méditations, compose un *Kyrie* ! Son âme est comblée. Elle a trouvé sa vérité. » (1).

Cette vérité est dure : Schopenhauer condamne la vie. Mais, au fond, une énergie si extraordinaire est en lui que,

(1) Daniel Halévy, ouvrage cité.

dans son œuvre accusatrice, c'est encore la vie qu'on trouve et qu'on admire. Puis il donne des moyens tellement propres à séduire l'âme de Nietzsche, de s'affranchir du mal universel et de l'atmosphère matérialiste du siècle, et parmi ceux-ci le culte de l'art et la contemplation de la beauté.

Exalté par cette lecture, Nietzsche considère aussitôt la philologie comme mesquine et décrépète : « Cette magnifique vue d'ensemble que possédait l'antiquité manque à la plupart de nos philologues qui se placent tout près du tableau pour en étudier chaque tache d'huile au lieu d'en admirer les grands traits, dans toute leur hardiesse, et, ce qui vaut mieux, d'en jouir. »

Les problèmes philologiques n'intéressaient ni ses opinions personnelles, ni ne touchaient à ses préoccupations intérieures. Nietzsche tend à dépasser le cadre étroit de l'érudition pure, et comme les études grecques déployaient devant ses yeux émerveillés « une conception nouvelle et parfaite de la vie », il rêve de susciter sur ce prestigieux modèle un grand renouveau de culture.

En élève de Schopenhauer, il considère les expériences artistiques, le spectacle de l'Athènes antique, la tragédie grecque comme les inventions géniales d'une race dont l'instinct de conservation a lutté contre l'obsession pessimiste. La tragédie surtout lui paraît un moyen de rédemption, un exemple de beauté riche et claire dont la contemplation enivrante mène l'infimè individu, momentanément délivré de ses soucis et malaises, à vivre de la vie intense des Dieux. C'est la sollicitation d'une chimère de vie merveilleuse, elle doit affranchir le peuple de sa vulgarité. Et Nietzsche, s'exaltant à se considérer comme une sorte de prophète « puisant aux sources mystérieuses de force et de joie », souhaite d'étendre à toute l'Allemagne sa propre expérience et attend de l'art un miraculeux renouveau. A trois ans de distance, nous retrouvons donc l'imaginatif écolier de Bonn, idéaliste perdu dans ses études et ses rêveries où n'ont fait que l'isoler davantage les premiers contacts avec la réalité.

C'est dans ces conditions que Nietzsche entend les *Maîtres Chanteurs*, de Wagner. Il est touché par cette beauté merveilleuse : « J'essaie en vain, dit-il, d'écouter cette musique dans une disposition froide et réservée; chaque fibre, chaque nerf vibre en moi... » Ses instincts artistiques, volontairement endormis depuis qu'il avait renoncé à les développer, prennent leur essor, tout enivrés par la révélation de cette musique mystérieuse.

Son savoir immense et profond aspire immédiatement à servir les conceptions wagnériennes dont il retrouve les traits dans sa propre analyse du monde hellénique. Wagner ne tentait-il pas de réaliser au sein de la vie germanique un idéal de culture semblable à celui que Nietzsche avait entrevu au sein de la civilisation grecque ?

L'influence si profonde exercée sur Nietzsche par la philosophie de Schopenhauer et de Wagner, les luttes violentes qu'il dut subir pour s'en affranchir, prouvent combien cette philosophie était conforme à son idéal, et combien elle exprimait ses pensées.

Ce fut une clarté merveilleuse : la tragédie grecque s'identifia pour lui au drame wagnérien, en Wagner s'incarna le rédempteur. « La pensée s'était transformée en expérience vécue, les recherches solitaires avaient fait place à l'édification en commun d'une culture nouvelle; toutes les forces de l'âme contribuaient en même temps à l'action de la pensée : celle-ci exigeait la collaboration totale de l'homme ».



Durant tout ce temps, occupés uniquement de suivre l'esprit de Nietzsche dans sa recherche d'un idéal nouveau, nous avons dû perdre l'homme de vue. Il nous faut maintenant le retrouver dans la vie.

Frédéric Nietzsche, disciple de Schopenhauer et apôtre de la rédemption esthétique, connaît ses premiers bonheurs. Il fait partie d'une société d'études fondée par les élèves de

Ritschl et y expose les résultats remarquables de ses études philologiques. Orateur brillant, il est applaudi et devient l'élève préféré du maître. Il goûte ces succès avec une vanité simple : « Pendant quelque temps, je vécus comme dans un rêve... C'est à ce moment que le philologue est né en moi; je me sentais aiguillonné par l'idée des lauriers que je pourrais recueillir dans cette carrière. » (Fragment, 1866.)

La deuxième année de Leipzig est une des plus heureuses de sa vie. A ce moment, il jouit pleinement de la sécurité intellectuelle que la maîtrise de Schopenhauer lui assure. C'est une année de recueillement et de camaraderie. Une joie sentimentale achève son bonheur : il trouve un ami.

Le besoin d'amitié est le besoin profond de son cœur et la correspondance régulière qu'il entretient avec deux de ses anciens condisciples de Pforta, Deussen et Gersdorff, ne peut le satisfaire entièrement. « L'amitié ?, écrit-il, bien des gens doutent de son existence. En effet, c'est une friandise recherchée qui n'est réservée qu'à bien peu : à ces voyageurs harassés « pour qui le chemin de la vie est un chemin » à travers le désert ». Quand ils sont affaissés sur le sable, un affectueux démon les vient consoler, humectant leurs lèvres desséchées du nectar divin de l'amitié. Mais dans les gorges et les cavernes où ils sacrifient à leurs dieux, loin des bruits du monde, ces rares élus chantent de beaux hymnes à l'amitié, et leur pontife, le vieux Schopenhauer, agite en cadence l'encensoir de sa philosophie. » (1).

Le hasard rapprocha deux natures essentiellement objectives, aussi dégagées qu'il est possible de l'étroit tourbillon qui fait la plupart des consciences. Nietzsche aime et admire aussitôt Erwin Rhode.

Habitués à se regarder très peu eux-mêmes, ils se regardèrent très peu l'un l'autre; leur amitié s'éleva sur un fond commun moral et philosophique et consista en ce qu'ils s'apprirent mutuellement ce qu'une remarquable confor-

(1) Lettre à Rhode, janvier 1869.

mité d'organisation intellectuelle produisait en eux devant les mêmes objets. Elle fut ainsi quelque chose d'analogue à l'amitié de deux yeux qui, fixant un même objet, n'en donnent au cerveau qu'une seule et même perception. Ce qu'ils avaient vu ensemble leur paraissait certain.

Ils passent ensemble une partie du mois d'août et s'isolent dans la forêt de Bohême. Tout au long des jours qu'aucun souci ne gêne, ils s'entretiennent de Schopenhauer, de Beethoven, de l'Allemagne et de la Grèce, et voici le résultat de ces conversations : « Nous reviendrons à la tradition gœthéenne; nous ne disséquons pas le génie grec, nous le ranimons, nous voulons qu'on le sente. Depuis trop longtemps, les érudits ont mené leur enquête minutieuse. Il est temps de conclure. » C'est l'époque où Nietzsche voit dans l'expression du génie grec une conception parfaite de la vie propre à relever le niveau germanique.

Rentré à Naumbourg, dans sa famille, pour le reste de ses vacances, il étudie les œuvres de Hartmann, Dühring, Bahnsen, Lange, ses contemporains, et émet le projet de collaborer avec eux dans une revue, laissant ainsi percer à nouveau sa vocation d'éducateur et son ardeur au prosélytisme.

Nietzsche travaillait avec une ardeur incroyable quand se produisit un bouleversement : l'armée prussienne a grand besoin d'hommes, et il est incorporé dans un régiment d'artillerie caserné à Naumbourg. Il est d'humeur vaillante au début et voit là une occasion d'étudier un aspect particulier de l'humanité. Il conte plaisamment ses aventures : « Oui, cher ami, écrit-il à Rhode, si un beau matin entre cinq et six, un démon t'accompagnait à Naumbourg et voulait bien guider tes pas vers moi, ne reste pas figé au spectacle qui s'offre à tes yeux : tu respires soudain l'odeur d'une écurie; à la demi-lueur des lanternes, des formes humaines se dessinent. Tout autour de toi, ce ne sont que piétinements, hennissements, bruits d'étrilles et coups secs. Et, au beau milieu, dans la tenue d'un garçon d'écurie, empressé à étriller un

cheval ou à emporter de ses mains quelque chose d'informe et d'innommable. Je frémis en regardant son visage, par le Chien ! C'est moi en personne. » (1).

Les bonnes dispositions durent peu, et il avoue bientôt « qu'un artilleur à cheval est un animal très malheureux quand il a des goûts littéraires, et réfléchit dans la chambrée sur les problèmes de Démocrite... ».

A la suite d'un accident de cheval, cette année de service militaire (1867-1868) se termine dans la maladie. Il a eu une côte enfoncée et le sternum brisé, la plaie suppure et une esquille d'os paraît un jour avec le pus. Il ne se remet qu'après une longue convalescence durant laquelle il étudie et médite à loisir, c'est, dit-il, la meilleure part de sa vie.

1868 le laisse à Naumbourg, plongé dans de minutieux travaux philologiques mais plus préoccupé encore de philosophie générale et de propagande schopenhauerienne; cette fois, il convertit jusqu'au pasteur principal de Naumbourg.

La rentrée à Leipzig est heureuse. Un chaleureux accueil lui est réservé. Il achève à peine sa vingt-troisième année et une aube glorieuse le précède déjà. Des revues sollicitent sa collaboration.

Cependant, sa vie d'étudiant touche à sa fin; Ritschl se préoccupe d'assurer à son élève favori une chaire où il pourra sans tarder donner sa mesure; après avoir fait décerner à Nietzsche le titre de docteur, sans thèse, pour l'ensemble de ses travaux, ce qui est une distinction unique dans les annales des universités allemandes, il lui obtient une chaire de philologie classique à l'université de Bâle. Il écrit à Bâle : « *C'est un génie.* »

Peut-on imaginer présage plus favorable ? Nietzsche accepte, mais sa joie n'est pas sans mélange. Il pressent que le sérieux de sa vie va commencer et déjà il est revenu de son enthousiasme pour la philologie. « Maintenant, écrit-il, à Rhode, je revois de près l'engeance grouillante de nos phi-

(1) Lettre à Rhode, 6 nov. 1867.

lologues, je suis forcé d'observer journallement tout leur travail de taupe, de les voir, les bajoues pleines et les yeux aveugles, se réjouir du vermisseau qu'ils ont conquis et rester indifférents aux vrais problèmes et même aux problèmes les plus urgents de la vie. Je me rends compte de plus en plus que si nous voulons rester fidèles au génie qui nous anime, nous ne pourrons pas poursuivre notre voie sans causer du scandale, sans provoquer maintes intrigues. Quand le philologue ne fait qu'un avec l'homme, la dite engeance contemple d'abord le prodige avec étonnement, puis elle enrage et finit par égratigner, aboyer et mordre, ce dont tu viens d'avoir un exemple. » (1).

D'autre part cette nomination inattendue contrarie un projet de voyage à Paris en la compagnie de Rhode. Nietzsche se promettait une grande joie de traverser avec lui la foule parisienne, heureux et libre, enfin; de flâner dans les musées et les bibliothèques, portant partout la gravité de sa pensée et « la douce satisfaction de se savoir un cœur et une âme ».

Et contre quoi lui faut-il échanger cette vie vagabonde et cette intimité ? « Ah ! mon cher ami, il me semble être le fiancé qu'on va marier, jamais notre aimable insouciance, nos idéales flâneries pendant l'été ne m'ont paru si dignes d'envie. »

Rhode est au loin, et Nietzsche solitaire, doutant de la voie qui lui est en quelque sorte imposée, termine tristement l'hiver de 1869 : « Il y a un pion de plus dans le monde, voilà tout. » Bâle lui paraît de loin comme une prison professionnelle.

Du moins va-t-il saisir l'occasion qui se présente de répandre autour de lui le nouvel évangile, la curiosité des « vrais et essentiels problèmes de la vie ». « Je voudrais, écrit-il, être plus qu'un pédagogue d'honnêtes savants : je pense aux devoirs des maîtres d'aujourd'hui; j'ai souci de la génération qui monte derrière nous; tout cela occupe mon

(1) Le Rheinisches Museum avait refusé un travail philologique de Rhode.

esprit. Puisque nous devons endurer notre vie, tâchons au moins d'en faire tel emploi qui la fasse estimer par d'autres quand nous en serons heureusement sauvés. »

Créer un idéal de vie, arracher le siècle à son matérialisme grossier, secouer le monde de son engourdissement intellectuel, lui infuser un sang nouveau, tels sont les buts de la prodigieuse activité de Nietzsche durant son séjour à Leipzig.

En 1869, un an après l'audition des *Maîtres chanteurs*, dont nous avons parlé, Wagner entraînait en pleine gloire. L'Allemagne tout entière acclamait son génie.

Nietzsche eut l'honneur de lui être présenté. Son enthousiasme ne connut plus de bornes; il s'enflamma pour un être distinct de lui-même, en qui il crut reconnaître son propre idéal : « Ah ! tu le comprends, écrit-il à Gersdorff, quelle joie ce fut pour moi de l'entendre parler avec une indescriptible chaleur, et dire ce qu'il doit à Schopenhauer, et expliquer que seul d'entre les philosophes, le nôtre a connu l'essence de la musique. »

Il vit alors la possibilité d'une rénovation de l'esprit allemand par l'idéal wagnérien. Wagner avait lutté, Nietzsche voulait lutter contre l'esprit utilitaire du xix^e siècle et régénérer le peuple par l'art. Wagner avait étudié, lui aussi, cette forme de culte que fut la tragédie grecque et se faisait fort de lui créer, dans son pays, un digne équivalent dans le drame musical. « Après des siècles d'intellectualisme, où l'on a perdu le sens du tragique de la vie et où l'on se complait dans les plates rêveries d'un optimisme qui espère guérir peu à peu tous les maux de l'humanité par le progrès des lumières, Wagner a retrouvé les sources jaillissantes. Avec quelle ivresse, Nietzsche s'est abandonné aux grands mouvements de cette musique où palpitent, s'entrelacent et tournoient les thèmes les plus pathétiques ! Depuis les délicatesses idylliques, le ravissement des aurores et des amours naissantes, jusqu'au halètement désespéré du désir vers l'impossible absolu et l'apaisement suprême de la vie définitive,

toutes les nobles fanfares de l'héroïsme, la gravité religieuse des hymnes, les murmures des forêts légendaires et les modulations inchangées des humbles chants où l'instinct des peuples exprima la mélancolie des bonheurs éphémères, toute la solennité des nuits où le clair de lune ouvre les profondeurs abruptes d'une silencieuse extase, tout ce que la vie comporte d'exquis, de poignant et de souverain, monte du « golfe mystique », enlace et emporte l'âme dans un tourbillon de sonorité. L'on dirait que l'on y sent frémir tous les êtres innombrables qui vinrent à la vie, et dont les cœurs jeunes, avant de s'éteindre pour toujours, rafraîchissaient miraculeusement de leurs passions les antiques paysages du monde. » (1).

Telles sont les bases de la religion nouvelle dont Nietzsche est l'apôtre et le médiateur scientifique, se dévouer entièrement pour la cause, se consacrer au service de la « vie » avec enthousiasme est toute sa pensée. « Que personne, écrit-il, ne cherche à humilier notre foi dans la renaissance future de l'antiquité hellénique; car cette foi seule nous permet d'espérer que l'esprit allemand peut encore être rénové et purifié par la flamme magique de la musique. »

(1) Vialle, *Détresses de Nietzsche*.

CHAPITRE III

LES ANNEES BALOISES

LE PROFESSEUR

A Bâle, le professeur de 24 ans est fort bien accueilli. Sa leçon d'ouverture sur *Homère et la philologie classique*, profession de foi qui veut allier l'art à la science, soulève quelque étonnement, mais éveille encore plus de bienveillance. Les mondanités des milieux professoraux l'accueillent. Il se montre causeur étincelant, « un véritable boute-en-train ».

Mais tout cela s'efface devant le nouvel astre : Richard Wagner. Celui-ci vit absolument retiré avec Cosima de Bülow dans sa villa de Tribschen, sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Une affectueuse familiarité se noue entre ce ménage d'artistes et le jeune professeur, et Nietzsche devient bientôt, joie suprême, l'un des familiers de Tribschen. Il y a sa chambre et y passe fréquemment ses fins de semaine. « Une communion enthousiaste l'unit au grand magicien en qui il découvre le mage schopenhauérien, qui, par une suggestion puissante de grandeur et de passion, affranchit les cœurs, restaure l'âme humaine dans son intégrité et dans sa vigueur, annonce, par la contagion d'héroïsme que son œuvre propage, un âge nouveau, une Grèce nouvelle. » (1).

Pourtant quel qu'ait été le bonheur que lui apportèrent les doctrines philosophiques de Wagner, celui-ci ne saurait être comparé au bien, infiniment plus précieux, que furent, pour lui, la fréquentation et l'amitié personnelle du maître.

(1) Geneviève Bianquis, *Nietzsche*.

On est frappé de constater combien la description qu'il nous donne des dispositions naturelles et intellectuelles de Wagner, concorde avec la structure de son propre tempérament : « En Wagner coexistaient dans un état permanent de tension un musicien extraordinaire, un réformateur et un poète, chacun de ses instincts tendait à s'épanouir d'une façon illimitée, chacune de ses aptitudes cherchait à se libérer et à se satisfaire isolément; plus elles étaient nombreuses, plus leur tumulte était grand et plus elles s'affrontaient avec hostilité... » (1). « Transformer en rythmes d'une grande simplicité des éléments déréglés et rebelles, réaliser une volonté unique au milieu d'une multiplicité déroutante de prétentions et d'exigences, tels sont les devoirs pour lesquels il est né et dans l'exercice desquels il prend conscience de sa liberté. » (2).

Même richesse intérieure, même vitalité et volonté de puissance et d'extension. Ainsi se crée une communion intime, au sein de laquelle deux esprits sont aussi étroitement liés que peuvent l'être deux frères entre eux. « Cette époque marque dans la vie de Nietzsche non seulement la période où toutes ses aptitudes intellectuelles trouvent à se manifester et à s'épanouir librement, mais encore celle où il lui fut permis de satisfaire le plus pleinement son besoin profond et presque féminin de vénération personnelle et d'adhésion intérieure. » (3).

La guerre de 1870 interrompt pour un temps un commerce si profitable. Nietzsche ne peut porter les armes ayant perdu depuis 1869 sa nationalité prussienne au profit de la Suisse. Il s'engage comme infirmier. Voici le récit de sa campagne : « J'ai dû soigner seul pendant trois jours et trois nuits six grands blessés, le temps était mauvais, il fallait fermer presque complètement nos wagons de marchandises. L'atmo-

(1) *Mercure de France : Considérations inactuelles*, 2^e série, p. 143.

(2) *Ibid.*, p. 216.

(3) Lou-Andréas Salomé, *Nietzsche*.

sphère dans ces wagons était épouvantable; par surcroît, mes gens avaient la dysenterie et d'eux d'entre eux la diphtérie; bref, j'avais incroyablement à faire. Et la nuit jamais de repos à cause des blessés. Après les avoir remis à un excellent lazaret, je tombai gravement malade : une très grave attaque de cholérine compliquée par la diphtérie. Je n'atteignis Erlangen qu'à grand peine. Mosengel a eu le dévouement de m'y soigner, ce qui n'était pas une petite affaire vu la nature de mes maux. Au bout de quelques jours à force de m'administrer des clystères à l'opium et au tannin, ainsi que des mixtures au nitrate, le premier danger fut écarté. Une semaine après, je pus partir pour Naumbourg. » (1).

Tant après la victoire de Sadowa, Nietzsche a éprouvé la fierté d'une victoire prussienne et s'est cru patriote prussien, tant après cette aventure il se déprend de sa griserie patriotique. Son âme délicate n'a pu supporter le spectacle hideux de tant de misères, et cette fois, comme à Bonn, il recule devant les réalités.

Il rentre à Bâle et, à peine rétabli, reprend ses travaux; ainsi se clôt la parenthèse. Mais cette maladie a définitivement ruiné sa santé; désormais, la douleur physique sera sa compagne assidue.

L'influence de Wagner porte ses fruits. Nietzsche écrit sa première grande œuvre : *La naissance de la tragédie issue de l'esprit de la musique*. Il pense que, juste après la guerre, son peuple sera particulièrement accessible à ses idées et voudra transformer ses triomphes militaires en une victoire morale sur les tares du siècle. C'était sans doute mal connaître ce peuple, car le livre passe inaperçu du grand public. Les revues scientifiques font la conspiration du silence. Les philologues invités tout spécialement à collaborer au réveil de la nation font preuve de la plus complète incompréhension. Ritschl, lui-même, est consterné de l'orientation nouvelle qu'on prétend donner à la philologie.

(1) Lettre à Gersdorff, 20 oct. 1870.

L'école wagnérienne ménage à Nietzsche un succès d'estime bien tiède, si tiède, qu'il s'empporte : « Messieurs, mes « frères en Wagner » sont presque tous par trop bêtes, et ils écrivent de façon exécrable. C'est qu'au fond ils n'ont pas la moindre parenté avec cet homme de génie, incapables qu'ils sont d'aller au fond des choses, ils n'en voient que la surface. Cette école croit que tous les progrès de la musique consistent en certains détails que l'art essentiellement personnel de Wagner fait monter çà et là à la surface comme des bulles d'air. Aucun de ces gaillards-là n'est mûr pour son livre : *Drame et opéra*. »

Et seule la famille wagnérienne lui fait fête. Wagner lui écrit : « Cher ami, je n'ai jamais rien lu de plus beau que votre livre, tout est splendide. Je vous écris en hâte, car cette lecture m'a excité au point qu'il me faut attendre le retour de la raison pour pouvoir le lire comme il faut. »

Cependant, un jeune philologue, sorti aussi de Pforta, Ulrich von Wilamowitz-Hoellendorf, voit là une occasion de se faire connaître et défend la philologie menacée dans un pamphlet violent où les attaques personnelles ne manquent pas.

La lutte s'engage et Nietzsche a l'immense plaisir de se voir soutenu par Rhode, qui y risque son propre avenir et par Wagner lui-même. Mais tout s'arrête là, et c'est en somme une déception.

A Bâle, l'activité de Nietzsche est immense : il a six heures par semaine à l'université, plus six heures dans la classe supérieure du lycée. Il fait des conférences publiques. Il réclame une réforme complète de l'enseignement et travaille surtout à un grand ouvrage sur les philosophes grecs, où il expose son idéal et travaille à lui gagner le monde.

L'amitié de Wagner illumine toute cette besogne. Souvent, Nietzsche rejoint à Tribschen Wagner et Cosima « dans ce cadre magnifique fleurissait l'amitié à trois entre ces êtres d'élite animés d'une seule pensée, et Nietzsche trouvait là le

contact intellectuel « avec des pairs » qui lui a tant manqué par la suite » (1).

Il nous faut maintenant donner quelques détails sur « l'idylle de Tribschen » dont la signification est longtemps restée entourée de mystère.

Cosima von Bülow est l'ardente fille de Liszt et de Mme d'Agoult, passionnée, altière, elle vient de briser le cœur loyal de Hans von Bülow pour suivre dans la solitude le maître plus grand auquel elle s'est vouée, pour qui elle brave sans hésiter les préjugés et l'opinion.

« Nietzsche a infiniment admiré Cosima; âgée de 30 ans à peine, elle était plus près de lui par l'âge que de Wagner, presque sexagénaire. Sans être belle, trop élancée, dépassant Wagner de toute la tête, avec le profil dantesque de son père Frantz Liszt, Cosima avait grand air. Possédée de cette ambition de dominer qui était sa nature même, croit-on qu'elle n'ait pas essayé de son ascendant sur ce jeune génie qui l'approchait ? Et Nietzsche, comment n'aurait-il pas songé à l'éblouir ?

» Pour celui qu'elle n'a jamais cessé d'appeler « le Maître », même devant les intimes, Cosima a toujours exigé la plus déférente admiration. Mais en groupant autour de lui une cour d'admirateurs, elle ne trouvait pas illégitime de recevoir son tribut d'hommages.

» Il faut noter ici les débuts d'un des grands romans d'amour platonique du XIX^e siècle, d'un roman silencieux et douloureux, resté inconnu presque jusqu'à nos jours » (2).

C'est alors qu'apparaît dans l'œuvre de Nietzsche, à propos d'une traduction poétique d'Empedocle, le personnage d'Ariane qui quitte son Thésée pour suivre éblouie, le dieu des mystères, le maître de la vie et de la mort, Dionysos.

Ariane était le nom que l'on donnait à Cosima dans l'intimité et il semble que l'œuvre de Nietzsche soit une glorifica-

(1) G. Walz, *op. cit.*

(2) Charles Andler, *Nietzsche, sa vie, sa pensée.*

tion de Wagner et de Cosima. Mais écrira-t-il en 1888 : « Qui sait à part moi qui est Ariane ? personne jusqu'ici n'a eu la solution de ces énigmes. Je doute que personne ait soupçonné ici des énigmes. »

On trouve dans son œuvre quelques allusions à cette mystérieuse Ariane, à ce Dionysos dont il se sent l'égal chaque jour davantage; jusqu'au jour où, dans l'effondrement de sa raison, il envoie à Mme Cosima Wagner ce billet stupéfiant et candide : « Ariane, je t'aime. Dionysos. »

« Il y aurait donc eu entre Wagner et Nietzsche une rivalité secrète auprès d'une femme éminente que Nietzsche a passionnément admirée, et qu'il a rêvé un temps d'arracher aux enchantements wagnériens par des sortilèges plus forts. Mais de quels sortilèges disposait-il ? De sa pensée audacieuse et libre; et quelle femme a jamais préféré la pensée libre à la musique, le raisonnement juste à l'incantation toute-puissante des sons, la lointaine ambition intellectuelle à ce règne immédiat et absolu qui est celui du musicien sur les cœurs et sur les sens ? » (1).

Nous faisons à dessein de nous appuyer sur ces longues citations, car il est relativement récent de donner à Cosima une part aussi grande et l'on ignorait encore ce que cet amour douloureux a été pour l'âme de Nietzsche.

Nietzsche est à Bâle depuis près de trois ans quand « l'idylle de Tribschen » prend fin. La famille Wagner quitte définitivement ce refuge pour Bayreuth, où l'on va poser la première pierre du théâtre wagnérien. Un jour d'avril 1872, Nietzsche ne trouve plus que Cosima seule dans une maison presque vide; saisi d'un désespoir immense, il ouvre le piano et livre en une improvisation saisissante toute la tendresse et la douleur de son âme.

Puis en avril, c'est l'adieu définitif à Tribschen : « Tribschen est fini, écrit Nietzsche à sa sœur, nous errions comme au milieu de ruines, l'attendrissement était partout : dans

(1) G. Bianquis, *op. cit.*

l'air, dans les nuages; le chien ne voulait plus manger, la famille des domestiques éclatait en sanglots chaque fois qu'on lui adressait la parole. Nous avons emballé manuscrits, lettres, livres; ah ! c'était navrant ! Ces trois années passées à proximité de Tribschen, où je n'ai pas fait moins de vingt-trois visites, que n'ont-elles pas été pour moi ! Si elles m'avaient manqué, que serais-je ? »

Le 2 mai 1872, Nietzsche assiste avec Rhode et Gersdorff à la pose de la première pierre de Bayreuth. A l'occasion de cette cérémonie, les plus grands noms de l'art allemand vinrent interpréter la *Neuvième symphonie* de Beethoven, sous la direction de Wagner. Il faut avoir entendu cette musique pour pouvoir seulement deviner l'exaltation extraordinaire qui put soulever cette phalange de fervents. Il semblait qu'une ère nouvelle allait se lever sur le monde : « Je crois bien, écrit Nietzsche, un an plus tard, que ce furent là les journées les plus heureuses que j'ai vécues. Il y avait dans l'air quelque chose que je n'ai jamais ressenti nulle part ailleurs : quelque chose de tout à fait inexplicable, mais qui éveillait des espérances d'une richesse inouïe. »

*
**

Après avoir défini les conceptions idéales de Nietzsche et montré quelles racines profondes elles avaient dans tout le tempérament de leur auteur, nous avons fait des pages qui précèdent l'étude des relations si intimes qui existèrent entre Nietzsche et le couple Wagner dans le but de réaliser ces conceptions communes.

Concevons maintenant qu'autour de Nietzsche se trame une sourde conspiration où chacun se détache de lui. Ses amis ne le comprennent pas, Rhode lui-même marque de la froideur. Ses maîtres le renient, sa famille lui devient hostile.

Nous avons déjà noté l'incident de Wilamowitz après lequel Nietzsche n'attend plus que « méchanceté ou ineptie ».

Un professeur de Leipzig déclare que son livre « est le nonsens parfait d'où l'on ne saurait tirer quoi que ce soit; l'auteur d'un tel écrit est mort aux yeux de la science ».

Le résultat ne se fait pas attendre. Durant l'hiver 1872-1873, pas un seul étudiant en philologie classique ne vint d'Allemagne, où l'on déconseillait Bâle à cause de Nietzsche.

« Ici, le premier événement qui s'est produit et qui m'opresse un peu, écrit-il à Rhode, c'est que *les étudiants en lettres ont déserté* pour ce semestre d'hiver notre Université : phénomène inouï que tu interpréteras sans doute comme moi. Ce qu'il m'est bien dur de supporter, c'est que cette petite Université pâtisse encore à cause de moi. Nous avons vingt étudiants de moins que le semestre dernier. J'ai eu grand peine à mettre en train *un* cours sur la rhétorique des Grecs et des Romains avec deux auditeurs dont l'un est germaniste et l'autre étudiant en droit » (1).

La gent philologique l'avait mis au ban. Et l'on songe au chagrin qu'il en dut ressentir en lisant ce passage d'une lettre à Ritschl du 30 janvier 1872 : « Je tiens avant tout à m'emparer de la nouvelle génération des philologues, et il serait triste que je n'y arrivasse point. »

Ritschl, lui-même, le maître très aimé, répondit à l'envoi de la *Naissance de la tragédie* qu'il se sentait trop âgé pour chercher encore de nouvelles voies de la vie et de l'esprit.

Faut-il parler de sa mère et de sa sœur qui l'aiment tant, mais ne le comprennent pas du tout ?

Nous comprenons alors ce que Wagner fut pour lui : le dernier maître sur lequel il put s'appuyer, le dernier être qu'il put vénérer et aimer. Il écrit à Rhode : « Que nous importe après tout qu'ils soient rares, très rares même les spectateurs qui ont des yeux pour voir quelle cause nous disputons. Cela peut-il nous importer si nous savons que ces quelques spectateurs sont aussi les seuls arbitres de notre combat ? Quant à moi, pour un spectateur comme Wagner,

(1) Lettre à Rhode, nov. 1872.

je renonce à tous les lauriers dont notre époque voudrait nous couronner; l'idée de le contenter me stimule davantage et m'entraîne plus haut que toute autre chose, car c'est *difficile*, et il dit toute sa pensée, si une chose lui plaît ou lui déplaît; il est pour moi comme une bonne conscience qui punit et qui récompense »⁽¹⁾. Ces mots ne sont-ils pas merveilleusement significatifs ?

A Pâques 1873, Nietzsche part donc pour Bayreuth l'esprit tout plein d'un nouveau travail sur la philosophie grecque. Hélas ! Wagner a d'autres soucis. Il est en proie à d'immenses difficultés financières. Le moment n'est plus de lui parler philosophie, il veut des concours plus actifs.

Nietzsche se trouve maintenant en présence d'un directeur de théâtre, il s'arrête étonné et ne reconnaît plus son génie. Il est certain, d'autre part, que Wagner, surmené, énervé, dut montrer à ce moment des aspects moins agréables de son caractère et décevoir subitement celui qui l'avait tant admiré, malmener en despote la fragile fleur de l'amitié.

Bayreuth, qui était apparue comme une œuvre triomphale, n'est plus qu'une décevante entreprise de maçonnerie.

Nietzsche, cependant, entre dans la lutte et rédige un *Appel au peuple allemand* l'invitant à soutenir l'œuvre de ses deniers. La souscription n'a pas grand succès. Il songe à faire une tournée de conférences, puis écarte cette idée et revient à ses travaux. Il se propose encore un fois d'agir sur l'esprit allemand et de lui ouvrir les yeux en publiant des *Considérations intempestives* où il stigmatise la lourde satisfaction des vainqueurs de 1870 et essaie de leur montrer leur chemin dans la paix.

S'attaquant au fond du problème, il cherche dans le domaine de l'esprit les causes de la décadence de son siècle afin d'y porter remède. Mais tout cet effort bien théorique est éloigné du sujet qui occupe Wagner et n'a aucun succès à Bayreuth.

(1) Lettre à Rhode, 25 oct. 1872.

Ainsi se creusent des malentendus. On n'estime en Nietzsche que le champion du wagnérisme, on n'écoute plus ce qu'en tant qu'helléniste, penseur et poète il croit avoir à dire. En somme, ce qui est pour lui l'essentiel est maintenant tout à fait négligé : Wagner n'est plus. Obligé de recourir aux bonnes grâces du siècle qu'il devait combattre, obligé de quémander, obligé d'accepter les compromis qui deviennent inévitables, il est maintenant l'esclave du roi de Bavière qui le subventionne.

Dès 1873, les notes intimes de Nietzsche sont extrêmement sévères à l'endroit du maître qu'il défend encore publiquement, car trop de liens de cœur l'attachent à Wagner et à Cosima.

L'art wagnérien, dont il dira plus tard que c'est « un art baroque fait d'exaltation, qui porte aux nues le manque de mesure », n'est plus pour lui qu'une nouvelle forme de l'art, c'est simplement du théâtre qui agit sur les masses avec plus de raffinement que le théâtre ordinaire, mais qui, loin d'avoir une force fécondante, n'est plus que la dernière forme du romantisme.

Une autre *Intempestive* paraît cependant en juillet 1876 (c'est la quatrième) : *Richard Wagner à Bayreuth* : « Aux yeux du public, c'est un panégyrique du grand musicien, mais celui qui sait lire entre les lignes y voit un tendre appel à l'ami de Tribschen, faisant revivre l'idéal commun d'alors, et même plus qu'un appel : un avertissement. Wagner ne paraît pas l'avoir compris. » (1). Il télégraphie à Nietzsche et invite aux fêtes du nouveau théâtre de Bayreuth celui qui déjà le méprise : « Ami ! votre livre est inouï. Où donc avez-vous puisé cette connaissance de moi ? Venez bien vite pour vous accoutumer aux impressions nouvelles en assistant aux répétitions. »

(1) G. Walz, *op. cit.*

*
* *

1873-1876 sont donc des années de solitude morale et de doute intérieur. Ce sont aussi des années de douleur physique. Nietzsche ne s'est jamais parfaitement rétabli depuis la guerre de 1870. Il s'est, au contraire, soumis à un surmenage intensif.

En 1873, dans une lettre à sa mère, il dit avoir été longtemps malade, sans donner de précisions. Toute indisposition se traduit immédiatement chez lui par une forte irritabilité des yeux. Après une année de meilleure santé, son état empire à nouveau. Tout le printemps de 1875, il ne cesse de gémir. De courtes excursions à Lucerne, à Berne, en mars et en mai, pour chercher le silence profond, le ragaillassent pour quelques semaines et il peut alors satisfaire durant de longues promenades solitaires sa passion de rêver.

A Bâle, en juin, la première atteinte grave de son mal le terrassa. Nietzsche s'est tout de suite rendu compte de la gravité de son état, des maux de tête épouvantables lui tenaillaient le cerveau. Ses yeux ne pouvaient supporter la lumière. Il était surtout sujet à des douleurs d'estomac intolérables. Les nausées, bien qu'il se privât à peu près de nourriture, se prolongeaient pendant des heures. Il en vint à souhaiter la mort. Pourtant il garda le lit aussi peu que possible et, bien que martyrisé, il trouva le courage de se traîner à l'Université et au *Pedagogium*. Pendant l'été, il dut décliner l'invitation de Wagner et faire une cure de repos dans un sanatorium de la Forêt Noire.

Le mal de Nietzsche consistait en une dilatation d'estomac très mal soignée et négligée, si douloureuse « qu'on émit l'hypothèse d'un cancer ». Mais, de plus, son système nerveux, surmené, était épuisé. Ses yeux faiblissaient. A Bayreuth, on croit au malade imaginaire et on ne soupçonne rien de la terrible vérité. Une étrange insouciance à traiter ces maux qu'on retrouve dans la correspondance de Mme Co-

sima Wagner eut prouvé à elle seule une froideur croissante.

L'effort démesuré que Nietzsche avait déployé ruina à jamais sa santé. Son émotivité nerveuse était effarante. Il essaya en vain de se reposer sur la rive du lac des Quatre-Cantons, au Bürgenstock. Le silence automnal le mit à bout, mais à peine rentré à Bâle, la fatigue due à la reprise d'une certaine activité, lui fit à nouveau désirer le calme. Il dut fuir.

Au printemps de 1876, il voyage dans les Grisons, sur le Rigi, enfin aux bords du Léman à la recherche de l'altitude qui paraît soulager ses maux de tête. C'est à Genève qu'il connaît Mlle Trempe-dach, une jeune Livonienne, excellente musicienne. Après trois rencontres, telle est son impression qu'il prend la résolution soudaine et téméraire de l'épouser. Son ami Hugo von Senger est chargé de la demande en mariage. Mais ce fut ce même Hugo von Senger qui, plus tard, épousa la jeune fille. De même qu'à Tribschen, Ariane le fuit.

Toute la souffrance de Nietzsche s'imbibe de douleur morale, et c'est ainsi qu'en juillet 1876, il arrive à Bayreuth malade, doutant de tous, doutant de son idéal.

À Bayreuth, l'accueillent de lourdes journées de canicule « les rues sont parées de verdure, de banderoles et de diadèmes, encombrées d'une multitude suante, de tout ce que Marienbad, voisine, a pu envoyer de financiers bedonnants et de rentiers pesants. Bayreuth est devenue une vaste kermesse où la foule se rue aux victuailles et aux pots de bière » (1). Les fanfares crient à la fois la gloire de Wagner, de l'empereur et de la Prusse. Les fervents de 1873 se perdent dans la foule des officiels et des snobs dont on espère qu'ils paieront.

Où est cette émotion religieuse, où sont cette pureté morale, cette ambiance mystérieuse que Nietzsche s'est souvent plu à évoquer ? « Acte symbolique, c'est l'empereur

(1) Charles Andler, *op. cit.*

Guillaume I^{er} qui donne le signal des applaudissements, bien qu'il ait la musique wagnérienne en horreur. » (1). Devant lui, Wagner, empressé, se répand en courbettes.

Ecœuré, Nietzsche quitte la ville, et sa sœur nous dit qu'il avait les yeux pleins de larmes en lui disant : « Et c'était ça Bayreuth ! »

« Ce voyage est une immense déception. Quel rapport entre cette brutale fête d'inauguration et le recueillement harmonieux des pèlerinages grecs tels qu'ils apparaissaient à une imagination de poète, épurés, ennoblis par le lointain des âges ! Quel rapport entre les foules élégantes, dignes et silencieuses des spectacles antiques et ce pêle-mêle truculent de buveurs qui vocifèrent dans les tavernes allemandes, avant de se rendre, alourdis de victuailles et de bière, dans les décors bariolés du théâtre envahi par les mugissements d'une musique où sombrent toutes les délicatesses du sentiment et toutes les nuances de la mélodie ! On avait rêvé de redescendre jusqu'aux sources des éternels renouveaux en déblayant les âmes de tout l'amas des préjugés, des vulgarités, des conventions, des artifices de la vie sociale, et l'on se trouvait perdu dans une foule étalant ses vanités, ses titres, sa fortune, toutes les incurables prétentions de la médiocrité. Cependant, Wagner et Cosima exultaient de ce misérable triomphe. Est-ce donc à cela que se réduisaient leurs ambitions ? Quel malentendu ! » (2).

A vrai dire cependant, l'essentiel de cette cruelle déception venait peut-être de Wagner et de Cosima. Loin de le tenir à l'écart, ainsi qu'il est dit parfois, Wagner fut plein de prévenances pour lui. Mais qu'étaient ses démonstrations extérieures ? Nietzsche ne se sentait-il pas oublié dans ses pensées ? En vérité, il avait perdu Wagner et Cosima pour toujours. Nietzsche, à Bayreuth, est un vaincu qui vient savourer tristement l'amertume de sa défaite. Rien ne sub-

(1) G. Walz, *op. cit.*

(2) L. Vialle, *op. cit.*

siste plus d'un accord jadis si profond, et Ariane est perdue sans espoir.

C'est un effondrement dont l'horreur nous fait songer à une Elégie du poète allemand Lenau : « T'es-tu déjà trouvé tout seul, sans amour et sans Dieu, sur une lande, les blessures de l'insolente infortune bandées de silence orgueilleux, de souffrance farouchement sourde ? Toute allègre espérance était-elle évanouie de toi, comme s'éteint pour le chasseur, sur la crête des monts, le hurlement de ses chiens perdus, ou comme disparaît l'oiseau fuyant l'hiver ? Si tu t'es trouvé ainsi seul sur une lande, alors tu sais aussi quelle force vous pousse à saisir les rochers et à les presser dans ses bras et comment, effrayé de sa propre solitude, on se détourne avec horreur des rochers insensibles pour tendre au vent des bras angoissés. Le vent est étranger, tu ne peux le saisir. La prière est morte, c'est en vain qu'à elle, froide et rude, tu demanderais un mot consolant. Tu te sens abandonné, même auprès des roses. Bientôt, tu les vois pâlir, ignorant ton existence, occupées seulement de leur propre mort. Marche encore ; partout, c'est l'anéantissement des choses qui te salue dans les voies longues et sombres où passent les êtres. Ici, là, tu vois des regards sortir des masures, puis les fenêtres se referment devant toi, les masures s'écroulent et tu ressens une épouvante. Sans amour et sans Dieu ! la route est sinistre, la rafale dans les rues est froide. Et toi ? L'univers est désespérément triste. »

*
* *

L'épisode que nous venons de décrire rejoint singulièrement celui de la « Franconia ». L'esprit de Nietzsche, tellement convaincu et absorbé, vit dans la contemplation d'une image de beauté lumineuse. Il est dans une sphère à part. Chaque fois qu'il entre en contact avec une réalité, il en prend une idée fausse, et nécessairement idéalisée, car il projette sur elle le rayonnement de sa vision intérieure. Quand au bout d'un certain temps il peut apercevoir un

aspect véritable du réel, il refuse de s'adapter : à Bonn, il a tenté de convertir ses camarades; plus tard, il a essayé de convertir les philologues; enfin, il a envisagé de ramener Wagner à ses opinions. Toujours, il essaie d'adapter la réalité à son idéal, et tout ce qui n'y est pas conforme cesse d'exister pour lui.

Nous avons longuement conté la série de ses échecs. Chaque fois, Nietzsche se redresse et répand à nouveau ses convictions. Mais chaque fois cet homme sensible est atteint douloureusement, car chaque fois il se retrouve plus seul.

Nietzsche a 32 ans et le sentiment de sa solitude tellement anormale finit par le désespérer. Il écrit à Rhode, en réponse à l'avis des fiançailles de ce dernier, l'atroce poésie suivante :

Un voyageur chemine dans la nuit
D'un pas allègre;
La vallée onduleuse, les hauteurs qui s'allongent,
Il les emporte en lui.
La nuit est belle.
Il avance toujours et ne s'arrête pas,
Ignore où son chemin encore le conduira.

Mais dans la nuit un oiseau chante.
« Oiseau, ah ! qu'as-tu fait ?
Pourquoi donc retiens-tu mes pas et ma pensée
Et verses dans mon cœur une douce tristesse ?
Me voilà arrêté
A écouter
Pour savoir ce que dit son chant et son message. »

Le bon oiseau s'est tu, puis reprend :
« Non, voyageur, oh non ! ce n'est pas toi
Que je salue par ces accents !
Je chante parce que la nuit est belle
Mais toi, toujours, toujours chemine
Sans comprendre jamais ce que dit ma chanson.
Quitte ces lieux.

Quand le bruit de tes pas tout au loin se perdra,
Alors je reprendrai ma mélodie nocturne
Le mieux que je pourrai.
Adieu donc ! pauvre voyageur ! » (1).

Alors désespéré de son immense effort inutile, il essaie enfin de se reprendre à la vie et tente d'entrer en relations avec une femme. Il lève les yeux sur une jeune femme d'une exquise beauté, Strasbourgeoise d'éducation, Mme Louise Ott. C'était une fleur de culture cosmopolite. Nietzsche l'admira. Le bruit courut que l'ayant crue jeune fille, il songea sur l'heure à demander sa main. Il se trouva qu'elle était déjà mariée et mère. Ce fut alors simplement un échange de lettres tendres et pures. « Aidez-moi, lui écrit-il, dans ce qui est ma tâche. » Les lettres de Nietzsche seront désormais pleines de supplications tellement émouvantes.

Tout s'écroule autour du malheureux. Ce fut la nuit. Quelle volonté tragique ne lui fallut-il pas pour survivre à ces déceptions, trébuchant à chaque pas contre les décombres de son ancien bonheur et luttant sans cesse contre les plus grandes douleurs. Telle est cependant la force de la vie qu'elle puise dans la douleur même la force de continuer en s'attachant à examiner et sonder la cause de ses maux.

(1) Lettre à Rhode, 18 juill. 1876.

CHAPITRE IV

LE PHILOSOPHE ERRANT

Nietzsche, descendu « dans une région de froid », fouille d'un regard impitoyable les mystères dont une buée sentimentale lui avait jusqu'alors masqué les aspects trop humains.

Le problème est, et sera toujours pour lui de rénover une civilisation qu'il juge malade, mais il lui faut critiquer ses méthodes précédentes et se forger un idéal nouveau.

L'art, et surtout l'art musical, étant le couronnement d'une culture, il est chimérique de rêver qu'en lui pourront communier jamais la foule et l'élite. « Celui qui parle de besoins profonds, d'aspirations inassouvies qui poussent le peuple vers l'art, le peuple tel qu'il est, celui-là radote ou veut faire des dupes. Soyons donc francs ! Ce n'est que chez l'homme d'exception qu'existe aujourd'hui le besoin d'un art de style supérieur. » Il a pensé transformer l'humanité en s'adressant aux sentiments les plus purs et les plus élevés qu'il puisse trouver en elle, il a constaté que ces sentiments n'existaient pas. Que demandait-on, en somme, à l'art ? De distraire quelques heures, de chasser un temps l'ennui ou le malaise ; il faut le ramener aux proportions d'un modeste moyen de défense contre la sensation de vide que donne la vie moderne.

Ayant épuisé ce moyen que lui avait indiqué la lecture de Schopenhauer, il était logique que Nietzsche songeât à s'adresser à la raison humaine. « On peut abandonner l'art,

écrit-il, qu'on ne perd pas pour cela la faculté apprise de lui : de même qu'on a abandonné la religion, mais non les élévations et les transports de l'âme conquis grâce à elle... L'homme de science est le développement ultérieur de l'artiste. »

C'est dans cet état d'esprit qu'il travaille à *Humain, trop humain*. Tout ce qu'il a aimé et respecté : religiosité de l'âme, idéalisme, il le prend sous sa loupe, sans paraître se douter que c'est sa propre conscience qu'il dissèque et martyrise. Il essaie de tout ramener aux données concrètes de la connaissance.

Cette disposition de l'esprit qui froidement abat toute croyance, démolit toute forme de l'idéal, n'est au fond que la réaction d'un malade qui, s'acharnant contre toutes les illusions humaines et les siennes propres, y savoure les intimes délices d'une vengeance et manifeste comme il peut son désir de vivre.

C'est qu'en effet Nietzsche, sous le coup de l'ébranlement moral dû aux événements précédents, est tombé gravement malade. Ses maux de tête atroces reprennent au moindre surmenage et ne cèdent qu'à des enveloppements de glace tout autour de la tête. Il souffre énormément des yeux et se trouve très déprimé. Il cherche le repos à Sorrente dans le clair soleil italien, près de sa vieille amie Malwida von Meysenbug, qui lui témoigne depuis longtemps une affection quasi maternelle. Il trouve là la compagnie du psychologue Paul Rée.

Durant l'été 1877, Nietzsche est à Ragaz, puis aux bains de Rosenlauri. L'année suivante, il est à Genève. Il passe là quelques semaines affreuses, il rentre à Bâle au plus mal et doit se décider, en mai 1879, à renoncer définitivement à sa chaire. Ce n'est plus le jeune orateur tant applaudi, mais un petit homme voûté, à bout de souffle, dont la parole épuisée est à peine entendue. Nietzsche a 35 ans. Sa vie est celle d'un vieillard et d'un anachorète. « Pour moi, solitaire,

écrit-il, il n'y a pas de guérison. Les *Dialogues des morts*, de Fontenelle, semblent écrits pour moi. »

L'Université de Bâle accepte sa démission et lui accorde généreusement une pension. Nietzsche reprend alors sa vie errante. Il passe d'abord, avec sa sœur qui est venue le soigner, trois semaines au château de Bremgarten, près de Berne, puis il monte seul à Wiesen, près de Davos, où son état empire à nouveau. Il se rend alors à Saint-Moritz, dans l'Engadine, où il éprouve enfin quelque bien-être : « Il me semble être dans la Terre promise. Un vrai mois d'octobre, stable et ensoleillé. Pour la première fois, j'éprouve un soulagement. J'habite tout seul et je mange dans ma chambre (comme à Bâle et à peu près les mêmes choses, mais pas de figues), presque pas de viande, par contre beaucoup de lait. Cela me fait du bien, et je compte rester longtemps ici. » (1). Il commet cependant l'imprudence d'aller à Naumbourg, près de sa mère, vers la fin de l'automne. Ce fut une décision particulièrement malencontreuse, car le dur hiver 1879, traversé de tremblements de terre, eut sur sa santé le pire des effets. Il pensait se distraire en s'occupant de quelques travaux manuels, et en particulier de jardinage, et espérait que cette activité lui serait salutaire. « Mais, écrit-il, il m'a fallu reconnaître que mes yeux sont beaucoup *trop faibles* pour le métier de jardinier et que le geste de se baisser est très néfaste pour ma tête. Sur place, l'idée de planter mes légumes s'est trouvée être une utopie. »

Presque aussitôt, Nietzsche doit s'aliter. Cet hiver se montre le pire de sa vie. Il attend la mort, ses lettres sont désespérées : « Des douleurs constantes, pendant plusieurs heures de la journée, une sensation pareille au mal de mer, un état de demi-paralysie qui me rend la parole difficile, avec, pour changer, des attaques furieuses (la dernière m'a fait vomir trois jours et trois nuits, j'appelais la mort). Ne pas pouvoir

(1) Lettre à sa sœur, juin 1879.

lire ! Ne pouvoir écrire que très rarement ! Ne fréquenter personne ! Ne pas pouvoir entendre de musique !

» Tous les moyens internes pour atténuer mon mal sont restés inefficaces ; je ne prends plus rien. » Dans la même lettre au Docteur Otto Eiser de janvier 1880, il ajoute : « J'ai déjà plusieurs fois perdu connaissance pendant un temps assez long. Le printemps dernier, à Bâle, on m'avait condamné.

» A la dernière visite médicale, on a constaté que ma vue avait de nouveau considérablement baissé. »

De janvier 1879 à janvier 1880, Nietzsche subit cent dix-huit jours de migraines atroces. Il n'a jamais été aussi abandonné et la douleur morale qui en résulte l'épuise davantage : « Je souffre atrocement, dit-il, dès que je suis privé de sympathie. Ainsi, rien ne peut me compenser la perte de l'amitié de Wagner depuis quelques années. Que de fois je rêve de lui, et chaque fois pour revivre notre douce intimité d'antan. Jamais parole mauvaise ne tomba entre nous, dans mes rêves non plus ; mais que de propos encourageants et gais. Jamais peut-être je n'ai tant ri avec personne. Maintenant, c'est fini, et que me sert-il d'avoir raison contre lui à bien des égards ! Comme si cela pouvait effacer de ma mémoire l'amitié perdue ! »

La mort ne vient pas quand on l'attend ; Nietzsche remonte lentement la pente. En février 1880, il quitte Naumbourg pour aller dans le Midi. Il s'arrête sur les bords du lac de Garde, puis séjourne à Venise jusqu'à la fin de juin. Presque toujours malade, il essaie encore diverses villégiatures et se fixe enfin à Marienbad pour l'été.

Mince est sa garde-robe, tandis que le suivent des caisses de livres. Il travaille à une nouvelle œuvre : *Aurore*. Il y attaque, jusque dans leurs fondements : la morale, le christianisme, les vertus chrétiennes, la pitié, l'altruisme. Il se souvient alors de Schopenhauer et découvre à tout cela des racines trop humaines : le goût de la domination, l'égoïsme habilement camouflé. Ainsi, le philosophe se contemple-t-il,

à travers les yeux de l'esprit, comme une seconde entité, distincte de lui-même et se crée-t-il un « moi » nouveau désabusé et cruel. Mais derrière ce scepticisme de forme, on sent l'être déjà occupé de poser les piliers d'une foi nouvelle, et on a pu dire de Nietzsche qu'il se montrait antichrétien par religiosité. *Aurore* est déjà le livre d'un convalescent.

Ici se place un bouleversement complet dans l'intellectualité de Nietzsche. Nous l'avons vu jusqu'à maintenant asseoir sa conception du monde et son idéal sur une base objective, sur un raisonnement, sur une croyance. Maintenant, cet idéal va lui être fourni et imposé par une véritable révélation. Il n'essaiera pas de le discuter. Il a foi en une vérité révélée.

Il a raconté comment, après avoir longé sous bois le lac de Silvaplana, arrêté près du rocher de Surlèj, il fut surpris par la vision terrassante du retour éternel. Vision horrible, cauchemar épouvantable, suivant lequel le devenir de l'univers est un cercle, tous les événements auxquels nous sommes mêlés s'étant déjà produits une infinité de fois et devant revenir sans fin. Affaissement de toutes les énergies à qui manque tout d'un coup le soutien d'une dernière espérance : il n'y a rien de nouveau, il n'y a rien de final, c'est une crise de pessimisme total.

Nietzsche ne songe même pas à étayer objectivement une telle conception, c'est pour lui une intuition irrécusable et même l'image dont il est habité s'anime peu à peu dans son esprit : à tout prendre, le cycle de l'éternel retour est immense et le mouvement de la vie y court avec une ampleur démesurée. Ce qui était une cause d'angoisse va devenir pour Nietzsche une cause d'enthousiasme : revenir éternellement, cela n'équivaut-il pas à durer toujours ?

Les mots qui parlent d'éternité ont conservé, pour tout être dont l'enfance fut pieuse, l'impérieux accent qui répand sur toute chose une suave clarté. Ils expriment l'espoir le plus chimérique, et pourtant sublime, que le raisonnement le plus froid peut refouler, mais ne tuera jamais.

Ainsi, le destructeur d'idoles et de paradis finit par céder

à l'appel de sa sensibilité; il cherche à reconquérir l'extase où l'on peut oublier qu'il faudra mourir. Il lui faut la certitude que la mort ne sera jamais la défaite de la vie. Intéressément, il aspire, et plus que toute autre nature humaine, au bonheur de l'éternité.

Au cours de l'automne et de l'hiver 1881, Nietzsche écrit à Gênes et à Messine le livre qui devait être la continuation de l'*Aurore* : *Le gai savoir*. Mais le ton est tout à fait différent, on y sent de l'espoir, une renaissance spirituelle : « Ce livre, dit-il, n'est autre chose qu'un cri de joie après de longs jours de misère et d'impuissance, c'est un hymne d'allégresse où chantent les forces qui reviennent, la croyance renaissante en un lendemain et surlendemain, le sentiment et le pressentiment soudain d'un avenir ouvert pour moi, d'aventures prochaines, de mers libres, de buts nouveaux vers qui je pourrais tendre, à qui je pourrais croire. »

L'amélioration de 1881 persiste; en 1882, c'est une rémission véritable qui se produit. Nietzsche a, de plus, une amitié nouvelle. Plus fut douloureuse la solitude dans laquelle le rejeta sa rupture avec Bayreuth et plus s'intensifièrent ses rapports avec Paul Rée, sous le caractère cette fois d'une véritable amitié intellectuelle; il a multiplié ses appels au seul ami capable de le comprendre; si bien que vers cette époque, leurs travaux furent souvent effectués en commun. Rée fait la lecture pour ménager les yeux épuisés de son ami. Leurs échanges d'idées sont incessants.

On devine donc la joie immense de Nietzsche quand Malwida, von Meysenbug et Rée annoncent lui avoir trouvé une collaboratrice et la lui présentent comme une merveille, « une âme de feu prédestinée à le comprendre ». Il écrit à sa sœur : « Malwida m'a raconté avoir reçu de la jeune fille la confidence que, « dès sa plus tendre enfance, elle n'avait » jamais aspiré qu'à la connaissance, et lui avait tout sacrifié », ceci m'a profondément ému. Malwida avait les larmes aux yeux en me le racontant; elle croit que Mlle S...

et moi, nous sommes des âmes profondément apparentées. » (1).

L'opinion tellement défiante de Nietzsche au sujet des femmes cède dans la pratique à la plus grande crédulité. Il arrive à Rome frémissant d'espérance, dans le but d'y rencontrer Mme et Mlle Salomé. Vers la fin d'avril, les deux femmes, accompagnées de Nietzsche et de Rée, se rendent à Orta pour quelques semaines.

Nietzsche s'enthousiasme de la façon dont la jeune fille entre dans ses vues. Il est tout à la joie et croit avoir trouvé en Lou Salomé un esprit susceptible « de transformer en dialogues les monologues du solitaire ». Il est subjugué par cette israélite de 20 ans, gracieuse et belle, aux yeux rayonnants d'intelligence. « Elle est maintenant attachée à moi, écrit-il, par le lien d'une solide amitié (aussi solide qu'il est permis de créer de tels liens sur cette terre), voici longtemps que je n'ai fait une meilleure conquête. Je vous suis extrêmement reconnaissant, à vous et à Rée, d'être ainsi venus à mon secours. Cette année a été très embellie par l'éclat et la grâce de cette jeune fille vraiment héroïque. Je souhaite de faire d'elle une disciple, et, si je ne devais plus vivre très longtemps, une héritière et une continuatrice de mes pensées. » (2).

C'est immédiatement un attachement très cérébral, donc très profond et qui l'amena à faire proposer à la jeune fille d'unir leurs deux vies. Rée, qui est chargé de cette demande, essuie un refus. Il hésite à détruire ce qui est pour Nietzsche un espoir si lumineux; pensant que le temps arrangera tout, il évite de le détromper.

Quel démon souffle alors à Nietzsche d'emmener Lou à Tribschen. Là, devant la villa fermée, le jardin désert, il évoque lentement, sourdement, les jours passés, et, des larmes dans les yeux, fait le récit de ses douleurs. Lou, émue

(1) Lettre à sa sœur, avril 1882.

(2) Lettre à Malwida, juill. 1882.

de cette immense détresse, sachant désormais ce qu'elle était pour lui et tout le réconfort qu'il attendait d'elle, ne put dissiper le pieux malentendu.

Nietzsche, lui, fait déjà des projets. A Naumbourg, où il met au net avec sa sœur le manuscrit du *Gai savoir*, on constate chez lui un prodigieux renouveau. Il est gai, d'humeur enjouée. Il s'amuse de tout comme un enfant. Il n'a de cesse qu'il n'organise un séjour commun à Tautenbourg, qui sera l'occasion de présenter Lou Salomé à Lisbeth et à sa mère.

Hélas ! le séjour de Tautenbourg fut loin d'être ce que Nietzsche en avait espéré : à l'instigation de Malwida, qui espérait toujours une réconciliation avec les Wagner, Cosima avait invité Lisbeth et Lou à la première de *Parsifal*. Ce fut le triomphe d'une pièce où planait pour le plus grand désespoir de Nietzsche une odeur d'encens, où le maître autrefois adoré s'écroulait aux pieds de la croix.

Nietzsche, ainsi irrité, subit le dernier coup du sort : certains propos de Lou lui furent rapportés et lui firent croire qu'elle avait pris parti contre lui pour Wagner, et qu'elle le méprisait. Une langue médisante vint lui dire que l'on avait vu Lou Salomé à genoux aux pieds du maître, tendant vers lui un visage rayonnant de ferveur.

« Cette jeune fille, très indépendante, n'était guère disposée, de son côté, à se laisser accaparer par Nietzsche, qu'elle accusa une fois, en présence de Mlle Nietzsche, de vouloir exploiter son intelligence. Par surcroît, cette dernière, qui aimait et admirait profondément son frère, n'avait pas tardé à ressentir à l'égard de Mlle Salomé une violente aversion, où se mêlait peut-être quelque jalousie, ce qui embrouilla encore considérablement les choses. Enfin, la chronique scandaleuse de Tautenbourg s'empara des relations entre le professeur et sa jeune disciple. » (1).

Lisbeth joue un rôle assez trouble. Elle lance des allusions

(1) G. Walz, *op. cit.*

plus ou moins perfides au sujet de l'attitude de Lou à Bayreuth.

Le contact avec Rée, toujours affable et égal, est exaspérant. Les commérages vont leur train. L'atmosphère est empoisonnée.

Nietzsche se décide à fuir près de sa mère tant il a besoin de tendresse et de repos. Mais là aussi, discrètement, Lisbeth a répandu la calomnie. La femme du pasteur regarde comme intolérables ces relations avec une jeune fille de 20 ans et prêche une morale qui n'a qu'à faire. Ce furent alors des scènes terribles, au cours desquelles Nietzsche, au comble de l'exaspération, maudit sa mère.

Il vint s'établir à Leipzig, et là se prit à analyser les événements précédents. Il lui parut que Lou et lui-même étaient victimes de l'hostilité des siens. Se remémorant ses entretiens avec Lou et les bonheurs que son amitié lui avait apportés, son seul désir fut d'oublier. Il pria Lou de venir le rejoindre. Accompagnée de Rée, elle arrive à Leipzig à la fin de 1882. Pour un temps se reforme une amitié à trois, qui est si chère au cœur de Nietzsche.

Cependant, Lisbeth continue sa lutte sournoise. La mère et la sœur s'offusquent d'innocents détails et luttent contre un mariage ou une liaison qu'elles redoutent. Nietzsche est repris d'une agitation fébrile. Il prend ombrage de l'amitié de Lou et de Rée, de leurs plaisanteries, de leurs chuchotements. Il lui faut alors une certitude à tout prix. Lou ne peut éluder plus longtemps l'explication si redoutée. « Elle le mit loyalement au courant de la situation. Nietzsche, qui vivait depuis Messine dans un rêve qui n'était déjà plus la vie, fut atterré. Ils échangèrent des billets qui eussent gagné à être rédigés avec plus de modération, et par lesquels ils cherchèrent à se blesser au vif. » (1). Ils se séparèrent au début de novembre pour ne plus se revoir...

Tout l'hiver se succèdent les commérages de Lisbeth. Les

(1) Jacques Benoist-Méchin.

soupçons de Nietzsche, savamment attisés, s'orientent sur Paul Rée, qu'il provoque en duel ainsi que son frère.

« Ma méfiance est maintenant très grande, écrit-il à Overbeck. Dans tout ce que j'entends, je devine le mépris à mon égard. Par exemple, dernièrement encore, dans une lettre de Rohde, je jurerais que, sans le hasard de nos relations amicales antérieures, il me jugerait de la manière la plus insultante, moi et mes buts.

» Hier, j'ai aussi rompu la correspondance avec ma mère. Il n'y avait plus moyen d'y tenir, et mieux eût valu que je n'y eusse plus tenu depuis longtemps. Jusqu'à quel point les jugements hostiles de ma parenté se sont-ils propagés et nuisent-ils à mon bon renom ? J'aimerais encore mieux le savoir que de souffrir de cette incertitude » ; et plus loin : « Que cela suive son cours, cher ami ! Toi et ta femme si perspicace que je révère, vous êtes presque le dernier petit bout de terre ferme où je puisse encore poser le pied. » (1).

Nietzsche est désespéré. La vie qui paraissait lui sourire s'est détournée de lui. Il lui faudra toujours être seul. Nulle main jamais ne se tendra compatissante. Nulle femme jamais ne le consolera de sa tendre présence. Nul être jamais ne comprendra son âme et ne le délivrera de ses tourments. Il est abandonné. Telle est sa détresse que, par trois fois, il tente de se donner la mort en absorbant des doses massives de chloral.

Il fuit l'agitation bruyante des rues de Gênes à l'approche de la Noël et cherche le calme à Rapallo et à Zoagli. Mais tous ces événements douloureux ont eu les plus graves répercussions sur sa santé délicate. Pendant l'hiver, les accès reprennent de plus belle et une mauvaise influenza affaiblissant sa force de résistance le met au plus mal.

(1) Lettre à Overbeck, déc. 1882.

*
* *

A partir de ce moment, l'œuvre de Nietzsche de même que sa correspondance portent des traces variables mais nombreuses de l'excès d'exaltation qui, six années plus tard, le conduira à la folie et à l'asile d'aliénés. De ce fait, notre étude prend davantage le genre d'une véritable observation médicale.

Deux plans s'offrent à nous qui répondent à deux thèses opposées, très inégalement soutenues jusqu'à présent. La première de ces thèses ignorant les particularités très spéciales de la maladie de Nietzsche étudie sa psychologie comme étant celle d'un génie, et quand cette même psychologie présente des extravagances, elle parle d'individualisme forcené, d'exaltation, d'épanouissement. La seconde sait trop bien que certaines maladies du système nerveux sont longtemps compatibles avec une activité normale qu'au contraire elles peuvent produire durant un temps une certaine suractivité; que les troubles intellectuels sont parfois difficiles à dépister, d'autant plus difficiles que l'individu est plus intelligent. Elle donne alors des mêmes phénomènes une explication évidemment moins brillante, la seule possible malheureusement aux yeux de la science médicale, et considère comme pathologique un état si particulier d'exaltation.

Adoptant la première hypothèse, nous pourrions donner plus d'unité à ce travail, et concevant la folie comme le résultat de crises émotives successives ébranlant chaque fois un organisme hypersensible et épuisé, nous pourrions tout ramener à une conclusion d'ensemble.

Mais envisageant la seconde hypothèse, il nous faut dès maintenant faire une étude complète du caractère de Nietzsche, car ses modifications ultérieures, marquées du signe pathologique, entrent à proprement parler dans un tableau clinique et ne peuvent servir qu'à étayer un diagnostic.

CHAPITRE V

ETUDE ANALYTIQUE DU CARACTERE

I. — *Les aptitudes intellectuelles.*

Nietzsche montre des facultés intellectuelles extraordinaires : à Pforta il touche déjà à presque tous les domaines de l'esprit dans une activité fiévreuse. A Bonn, à Leipzig, il étudie nombre de systèmes philosophiques, tandis qu'il poursuit ses études philologiques. Tout est enregistré par une mémoire infailible. Cette mémoire s'étend également à la musique. Dans les salons de Bâle, il joue sans partition, les œuvres de Wagner et de Brahms en particulier.

Il est une sorte de trou dans ce pouvoir d'assimiler et de retenir des choses si diverses. Ce sont les mathématiques. Il n'y voulut jamais mordre. A l'examen de sortie de l'école de Pforta, sa note en cette matière fut tellement insuffisante qu'elle faillit être la cause d'un échec.

Quand on passe en revue tout ce que Nietzsche put traiter dans l'ensemble de ses conférences tant à l'Université de Bâle qu'au Paedagogium, on reste confondu par l'étendue et la diversité de son savoir. Si l'on ajoute à ses conférences ses recherches sur l'antiquité grecque, ses plans pour des œuvres nouvelles, ses projets, on assiste à une prodigieuse activité. Cette activité s'est exercée jusqu'à maintenant par la méthode normale des hommes de sciences : lectures, recherches, longues méditations et réflexions, conditions d'une construction laborieuse des œuvres.

Les dons intellectuels de Nietzsche se manifestent alors par deux qualités essentielles. La première est l'art avec lequel il analyse les impressions les plus délicates, les sensations les plus impondérables. Ce fut la principale raison de ses succès philologiques. Ne disait-il pas qu'il savait discerner « le filigrane des choses » ? La seconde, qui est la marque du génie, est liée chez Nietzsche à sa puissance d'évocation et de création artistique. Elle consiste à condenser toutes les nuances merveilleuses, fruits d'une érudition immense, en de grandes synthèses, à échapper à leur intérêt particulier pour les faire entrer dans des vues générales. Nietzsche parvint ainsi à substituer au formalisme philologique une conception vivante de l'histoire sur laquelle il put asseoir sa philosophie.

Le style, fruit d'une recherche acharnée de la perfection formelle, est admirable. Les phrases sont longues et amples, proches encore de l'allemand classique.

L'imagination. — Les facultés imaginatives sont développées au plus haut point chez Nietzsche, et cela dès le plus jeune âge. En dehors des récits transmis par les femmes qui nous content ses rêveries, ses imaginations d'enfant, nous possédons de lui une histoire de son enfance écrite peu avant son entrée à Pforta. Nietzsche s'y montre comme enivré de lui-même et y décrit non sans lyrisme ses premières émotions et ses premiers orgueils. Ses premiers vers datent de ce moment.

Durant le séjour à Pforta, il est trop occupé pour pouvoir s'abandonner à l'improvisation du moment. Mais à peine de retour chez lui aux vacances, il va droit à sa chambre et traduit ses émotions avec un plaisir intense, tantôt en vers, tantôt en prose.

Tout le temps qu'il fut soumis aux strictes disciplines philologiques, il eut l'impression d'être diminué dans tout son être, d'être en quelque sorte paralysé. Obéissant aux conseils de Ritschl, il dut, pour acquérir sa spécialité, se soumettre et se rompre à l'ennui. Il décida de ne plus composer,

de ne plus écrire en vers, afin d'être tout à sa besogne. Il brûla même des vers demeurés parmi ses papiers. Mais tout cela lui pèse jusqu'au moment où la connaissance de Schopenhauer vient rendre la liberté à son âme tellement ardente. Il s'abandonne avec ivresse à l'étude de ces pages hautaines et en admire les beautés. Désormais, la philologie lui apparaît sans intérêt : un gagne-pain.

On a pu dire de Nietzsche qu'il vivait ses idées. Etudier la civilisation grecque, c'est pour lui, faire un bond prodigieux dans le temps et vivre vraiment dans un monde tout entier reconstitué. Mais c'est aussi se livrer pieds et poings liés aux fantaisies de l'imagination, car vouloir appliquer le pouvoir rédempteur de la tragédie attique au monde moderne utilitaire et affairé, c'est méconnaître absolument l'évolution du monde depuis dix-neuf siècles. C'est vouloir ignorer ce monde moderne. C'est se plonger délibérément dans le domaine de la rêverie la plus brillante, mais aussi la plus fantasque.

L'idée du retour éternel est également le fruit de l'imagination. Sans doute, Rée avait-il fait part à Nietzsche de ce qu'avaient déjà pu pressentir à ce point de vue les religions hindoues. Mais ce contact intellectuel minime fit jaillir en lui toute une série de spéculations extraordinaires, une profusion étincelante de pensées, l'échafaudage d'un monde nouveau. « Lorsque nous cherchons à recenser ce qui a fécondé l'empire si vaste de son esprit, nous ne recueillons que quelques graines infimes. Et cependant, lorsque nous pénétrons dans sa philosophie, nous nous trouvons soudain au milieu d'une forêt bruisante, environnés par une végétation luxuriante et sauvage. » (1).

Chez Nietzsche, les pensées ne jaillissent donc pas du contact avec les événements, comme c'est le cas le plus fréquent; elles forment elles-mêmes les événements de sa vie. Elles ont une telle intensité, une telle exaltation est en elles que le

(1) G. Bianquis, *op. cit.*

langage commun est incapable de les traduire. L'imagination qui a produit le fond de l'œuvre produit également la forme et recourt tout naturellement à l'évocation poétique. Ainsi s'enveloppent d'une sorte de mystère les pensées les plus nuancées et les plus délicates. Elles résonnent davantage dans une ambiance de rêve et s'y épanouissent. Nietzsche prend aisément l'attitude d'une sorte de voyant révélant quelque chose de miraculeux, « une vue immédiate de l'essence du monde, comme par un trou dans le manteau de l'apparence ». Il dépeint avec bonheur l'atmosphère très particulière et un peu féerique de ses crises d'inspiration : « Soudain, écrit-il, avec une sûreté, une délicatesse ineffables, une chose se fait voir, se fait entendre, vous ébranle et vous bouleverse jusque dans vos profondeurs... On entend, on ne cherche plus; on se laisse combler sans s'informer du donateur; une pensée flamboie comme un éclair, s'impose comme une nécessité, et ne vous laisse aucune hésitation sur la forme de l'exprimer, je n'ai jamais eu le choix. C'est une extase dont la formidable tension se résout par moments en un torrent de pleurs, tandis que le pas, involontairement, se précipite ou se ralentit; on est ravi, hors de soi-même et l'on garde nettement conscience d'une infinité de frissons délicats et de ruissellements qui vous parcourent jusqu'aux orteils; c'est une profondeur de béatitude telle que la douleur et la tristesse ne font plus l'effet d'un contraste, mais semblent une condition requise, une nuance appelée de toute nécessité par cette profusion de lumière... Tout ceci, involontaire au premier chef, s'accompagne d'un sentiment tumultueux de liberté, d'indépendance, de divinité... voilà mon expérience de l'inspiration. »

Au point de vue médical, il faut remarquer avec Lombroso que l'inconscience, l'instantanéité et l'intermittence de cet état lui donnent la plus grande analogie avec l'accès épileptique. D'autant plus qu'il s'accompagne souvent d'insensibilité dolorifique, d'irrégularité du pouls et de mouvements convulsifs. Après la crise qui correspond à une usure exces-

sive de forces dans les deux cas, l'individu se trouve brisé, sans aucune énergie. Il doute de tout et de lui-même. Enfin, cet état est également suivi d'amnésie : « Il y a une fatalité (écrit Goncourt) dans le premier hasard qui nous donne l'idée. Puis c'est une force inconnue, une volonté supérieure, une sorte de nécessité d'écrire qui vous commandent l'œuvre et vous mènent la plume; si bien que quelquefois le livre qui vous sort des mains ne vous semble pas sorti de vous-même; il vous étonne comme quelque chose qui était en vous et dont vous n'aviez pas conscience. »

Nous verrons bientôt que Nietzsche dit exactement la même chose.

Le jugement. — Le jugement est, avant tout, une faculté d'adaptation au réel; il se base sur une exacte interprétation des faits. Dans ce sens, Nietzsche en manque totalement. Il est inutile de revenir sur ses conceptions de rédemption sociale pour y trouver la marque d'une ignorance entière des réalités.

Son opinion sur Wagner et le théâtre de Bayreuth varie du tout au tout presque subitement, ce qui prouve bien que les fondements de cette opinion manquaient de solidité. Il passe immédiatement du plus grand enthousiasme à la plus grande froideur, selon le tour de son imagination et les réactions de son affectivité. Ses revirements sont fréquents, nullement motivés par un arrêt de la froide raison. Ils tiennent à une impression ou à une impulsion du moment, à un heurt de sa sensibilité, à un froissement d'amour-propre, à une irritation quelconque.

Dans l'incident Lou Salomé, l'attitude de Nietzsche est particulièrement caractéristique. Il se laisse ballotter entre deux camps opposés, incapable d'avoir une opinion ferme, incapable de lutter pour la réalisation de ce qu'il considère être son bonheur. Il est de l'avis du dernier qui lui parle. Ses lettres de cette époque ne sont que l'aveu déchirant d'une grande souffrance, mais à aucun moment on n'y sent germer une volonté quelconque. Il souffre et ne sait que

souffrir. Incapable d'adopter une ligne de conduite vraiment mâle, il se laisse déchirer entre des volontés contraires et ne sait juger les choses et les gens. Quand enfin il est poussé à bout, il brise à la manière des timides par un éclat de colère.

En résumé, Nietzsche nous paraît être un esprit plus synthétique qu'analytique, entièrement dominé par une imagination exaltée et quasi délirante au service de laquelle sont toutes ses puissantes facultés. L'enchaînement des idées est logique, mais le point de départ, sous le regard d'un jugement défaillant, est insuffisamment contrôlé. L'œuvre construite est d'une grande richesse, sa décoration est savante et l'esprit est charmé par la finesse et la beauté des détails; mais ses fondations reposent sur un terrain mal exploré et l'édifice tout entier convient mal aux habitants qui lui sont destinés.

II. — *L'affectivité.*

Ce n'est pas impunément qu'on s'éloigne de la plate et vulgaire existence des hommes ordinaires. « L'orgueil, la sensibilité, l'irritabilité morale, la crainte, sont des affections de l'âme qui prennent chez l'homme de génie une exagération maladive. » (Ch. Richet.)

Malgré toutes ses déceptions, malgré la maladie, le caractère de Nietzsche était toujours d'une grande douceur, d'une urbanité exquise. Nous avons, par exemple, le témoignage de Frantz Servaes, qui a interrogé à Sils Maria, l'hôtelier de Nietzsche : celui-ci était toujours aimable, content, peu difficile à satisfaire. Il ne se plaignait pas des attaques de son mal, « qui le laissaient pourtant tout à fait misérable ».

Toutes les réactions émotives de Nietzsche résultent de ce fait qu'il essaie de communiquer à son entourage l'idéal qui l'anime et ne trouve partout que froideur ou méchanceté. Ses rares colères viennent des oppositions variables de sa famille. Il se heurtait là à un tel degré d'incompréhension,

à tant de sots préjugés, à un esprit si étroitement borné, qu'il s'échauffait peu à peu, en arrivait à un degré d'énervement inconcevable et éclatait en décisions exaspérées. Nous avons conté un fait de cet ordre dans l'épisode Lou Salomé. Il s'en était déjà produit un en janvier 1875. Wagner était alors résolu de faire en Autriche-Hongrie une tournée de concerts. Il avait très discrètement demandé que Lisbeth consentît, pendant son absence et celle de sa femme, à tenir près de leurs enfants le rôle de préceptrice. Nietzsche avait considéré qu'une telle demande était parfaitement naturelle. Inopinément, sa mère résista. La piété chrétienne de la femme du pasteur s'alarmait de ce qu'elle considérait comme les égarements fatals de son fils adoré. Dieu sait, en effet, quels commentaires pouvait susciter l'œuvre de Nietzsche dans le cercle étroit de Naumbourg. Elle rejetait sur Wagner une grande part de responsabilité et ne voulut rien entendre quand elle vit qu'on voulait aussi lui prendre sa fille. « Ce fut de la stupeur chez Nietzsche quand il aperçut, si près de lui, tout ce qui avait cheminé de haine silencieuse contre ses amitiés les plus chères. Sa colère eut de ces éclats foudroyants qui faisaient tout plier et ne se calma que quand il eut gain de cause. » (1).

Vers la même époque se produisit un autre fait « inadmissible », qui amena chez lui une réaction analogue : un ami longtemps choyé, Romundt, voulut passer au catholicisme et parla de se faire moine. Nietzsche ne put admettre une telle dissidence et tenta d'imposer son point de vue. Il y eut entre eux des scènes nocturnes d'une violence extrême, qui laissèrent Romundt « tremblant, pleurant et indécis »; toutefois, il n'en se fit pas prêtre.

Ces grandes désillusions que nous avons étudiées sont autant de chocs dont les réactions mettent également en relief l'hypersensibilité de Nietzsche. Ils l'obligent à une retraite plus douloureuse chaque fois. Tel est son abattement qu'il

(1) Ch. Andler, *op. cit.*

le mène au désespoir et, de là, aux tentatives de suicide.

Cette tendance aux dépressions profondes, cette impressionnabilité extraordinaire, sont pour Lombroso la rançon du génie. Parlant de tels hommes supérieurs, voici ce qu'écrit cet auteur : « La source la plus grande de leur mélancolie et de leurs malheurs, c'est la loi de dynamisme et de proportion, qui domine si fort, même dans le système nerveux; par cette loi, une réaction et un relâchement succèdent toujours à un emploi ou à un développement excessif des forces; en conséquence, nul d'entre les pauvres mortels ne peut consommer une certaine quantité de forces sans en payer l'équivalent de quelque autre façon et bien durement; c'est pour cela encore que les ouvrages des personnes de génie présentent tant d'irrégularités.

» Leur mélancolie, leur abattement, leur timidité, sont les conséquences cruelles de l'usure des dons les plus sublimes de l'intelligence. »

Enfin, s'il est un domaine où s'étudie particulièrement bien la sensibilité de Nietzsche, c'est le domaine musical, et cela depuis l'enfance. Ses traits s'animent, ses doigts tremblent au moment de l'improvisation.

Nous avons conté l'émotion puissante qui le saisit à l'audition de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, à Bayreuth. De même, assistant à la première de *Tristan*, à Munich, il sanglote d'émotion. Il écrit à Hans von Bülow, qui dirigeait l'interprétation : « Je tiens à vous répéter avec quelle admiration et quelle reconnaissance je pense toujours à vous. Je vous dois la sensation artistique la plus grandiose de toute ma vie. Si je me suis senti hors d'état de vous en remercier immédiatement, mettez-le sur le compte de cet état de bouleversement où l'homme ne parle pas, ne remercie pas, mais se recroqueville. »

D'autres événements sont également susceptibles de « bouleverser » Nietzsche. Nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote suivante : « En juin 1871, arrive à Bâle la nouvelle d'ailleurs fautive de l'incendie des Tuileries par la Com-

mune. On ajoute que les collections du Louvre sont détruites. En apprenant ceci, Nietzsche et Jacob Burckhardt ⁽¹⁾ se rendirent spontanément l'un chez l'autre, de telle sorte qu'ils se manquèrent. Quand ils se furent enfin rejoints, ils s'étreignirent en silence, les larmes leur étouffant la voix. » ⁽²⁾. « Pendant plusieurs jours, écrit Nietzsche, je fus plongé dans les doutes et dans les larmes. »

Les malheurs de ses trop rares amis l'émeuvent douloureusement, au point qu'il en oublie ses propres souffrances : en avril 1882, sachant que Peter Gast traverse une crise de désespoir, il n'hésite pas, quoiqu'il soit malade, à aller le rejoindre. Malgré son extrême pauvreté, il s'attache à lui épargner des soucis financiers.

Les amours et les amitiés de Nietzsche sont-elles susceptibles de nous donner d'autres aspects de son affectivité ?

La plupart de ses relations féminines sont de nature très superficielle. Le compte en est aisé : en dernière année de Pforta, s'est nouée une amourette sans lendemain, ce fut une brève idylle interrompue par le départ de la jeune fille. A Leipzig, ensuite, il est admirateur enthousiaste d'une jeune actrice, Hedwig Raabe, « l'ange blond », qui fait alors courir toute la ville; mais c'est un amour tout platonique; écoutons, en effet, le ton d'une lettre qu'il lui envoya en même temps qu'un petit cahier de poésies et de compositions musicales : « Ne croyez pas que ces hommages s'adressent à votre propre personne, si noble et si aimable qu'elle soit à coup sûr. Ce que je révère en vous — et tous partageront certainement mes sentiments — ce sont les rôles que vous jouez : la douce tristesse qui m'envahit quand je songe à ma propre enfance, époque à jamais perdue, qui fut pourtant vivante et à laquelle je pense d'autant plus que la vie fut moins clémente; cette tristesse je la retrouve en contemplant les figures si vraies et toujours si bonnes que vous incarnez. »

(1) Le vieux Jacob Burckhardt, professeur à l'université de Bâle, était l'un des meilleurs connaisseurs de l'antiquité.

(2) G. Walz, *op. cit.*

Et c'est tout. Rien ne paraît avoir détourné Nietzsche de son labeur austère avant son séjour à Bâle. Voici, par ailleurs, ses opinions sur le mariage : « J'ai eu, écrit-il à Rhode, l'occasion d'étudier de près les ingrédients qui font une heureuse vie de famille. Comment comparer celle-ci à l'élévation et au caractère unique de l'amitié ! Le sentiment en robe de chambre, tout ce qu'il y a de plus quotidien et de plus brutal s'étalant paresseusement dans la pénombre de ce sentiment, voilà le bonheur familial, bien trop répandu pour avoir une grande valeur. » (1).

A Bâle, sa sœur, le cénacle de Bayreuth et Wagner en personne vont insister près de lui pour qu'il prenne femme. Nietzsche songe alors à se marier et envisage plusieurs partis. Mais, très froidement, il voit simplement dans le mariage un moyen de s'assurer l'indépendance matérielle et la possibilité d'éviter les ennuis et les fatigues du professorat : « Je suis persuadé, écrit-il à sa sœur, que mon existence à la Faculté de Bâle est impossible à la longue; je ne pourrais la continuer qu'au détriment de tous les projets qui me tiennent à cœur et en lui sacrifiant totalement ma santé. Il faudra que tout cela prenne fin si notre combinaison réussit, je veux parler de mon mariage avec une femme qui me conviendrait, mais qui aurait nécessairement de la fortune. « Bonne, *mais* riche », dit Mlle de M., et ce « mais » nous » a bien fait rire. » (2).

Que de tels propos détonnent dans la bouche de Nietzsche ! C'est que vraiment il continue à se laisser mener. Nous reconnaissons ici l'influence de Lisbeth, aussi froide et calculatrice que son frère l'est peu. Et, en effet, au bout de quelque temps, changement d'idée : « Un mariage, à vrai dire très désirable, est pourtant tout ce qu'il y a de plus *improbable*, je le sens très nettement. Enfin, nous verrons. » (3).

(1) Lettre à Rhode, 1869.

(2) Lettre à sa sœur, avril 1877.

(3) Lettre à sa sœur, juin 1877.

Il écrit à Gersdorff : « Je hais à tel point le licol et l'incorporation dans l'ordre des choses dit « civilisé » que je crois difficilement qu'une femme puisse être assez large d'esprit pour me suivre. »

Plus tard, il se montre nettement hostile au mariage et sa correspondance ne nous indique plus qu'un commerce lointain avec des femmes de lettres, entre autres Mlle Meta von Salis, ou les femmes de ses amis.

En somme, si l'on en excepte sa mère et sa sœur, Nietzsche n'a guère éprouvé de sentiment profond que pour trois femmes : Malwida von Meysenbug, Lou Salomé et Cosima Wagner.

Malwida fut pour lui une affection presque maternelle, qui ne se démentit jamais, et c'est près d'elle qu'il fut chercher le repos après sa rupture avec Wagner.

Par contre, nous avons vu que Cosima Wagner, proche de lui par l'âge et par une grande affinité de sensibilité, fit sur lui une très grande impression. Des textes récemment publiés ont permis à certains auteurs, Podach et G. Bianquis en particulier, de croire à l'existence d'un grand amour malheureux, et d'attribuer à une rivalité amoureuse une certaine part de responsabilité dans la rupture avec Wagner. Tant que duré l'amitié avec ce dernier, Cosima ne joue en tout cas qu'un rôle de second plan; plus tard, on est frappé évidemment des ressemblances qui existent entre elle et Ariane, la compagne idéale de Nietzsche. En fait, si amour il y a, il est bien éloigné de ce qu'on entend généralement sous ce terme.

Il en est de même pour Lou Salomé, seul l'intéressait l'esprit de la jeune fille, dont il voulait faire sa disciple et la continuatrice de son œuvre. « Pour transformer comme il l'aurait voulu sa jeune amie, qui venait d'éprouver un chagrin d'amour, il ne suffisait pas de s'adresser aux forces de l'intellect, il fallait aussi la capter tout entière. Nietzsche n'y a pas réussi et peut-être même pas songé. » (1).

(1) G. Walz, *op. cit.*

Il semble donc qu'aucun amour véritable n'ait traversé la vie de Nietzsche. Or, il lui était impossible de par son éducation, de par sa trop grande sensibilité, de concilier son idéal avec l'attitude d'un Schopenhauer, et il dut, pour ne point se renier lui-même, se réfugier dans un ascétisme du corps et de la pensée qui fit violence à sa propre nature.

C'est là un côté du problème que de récents travaux médicaux ne permettent pas de laisser de côté et sur lequel nous reviendrons en de plus amples détails.

Les amitiés de Nietzsche présentent ce même caractère éthéré et montrent cette même impossibilité d'entrer en rapports avec un autre être autrement que par les jeux les plus subtils de l'intelligence. Ce que nous avons dit de son amitié pour Rhode est typique à cet égard.

Il conçut, vers la fin de 1870, le projet chimérique de réunir tous ses amis dispersés et de fonder avec eux une sorte de thésaïte. Là, dans une retraite austère, aurait pu se réunir à l'abri de tous les heurts d'un siècle matérialiste, une société parfaite d'esprits élevés et de rapports exquis. Dans cette sorte de monastère, vivant une vie simple et naturelle, ils se seraient entretenus des grands problèmes et se seraient élevés dans une ambiance éminemment propice aux recherches les plus hautes et les plus abstraites de la vérité.

Nietzsche n'a pas manqué d'amis. Les grandes joies et les grandes tristesses de sa vie ont trait à l'amitié. C'est elle qui fut la source de ses plus grandes réactions émotives.

La rupture avec Wagner n'était pas complète en août 1876, et si Nietzsche a dit adieu à l'œuvre de Bayreuth, il n'a pas encore rompu toute relation personnelle avec Wagner. Peut-être espère-t-il encore le convaincre. La dernière entrevue des deux hommes eut lieu à Sorrente, où Nietzsche était l'hôte de Malwida, en 1877. Ce fut un soir, au cours d'une promenade, que Wagner s'ouvrit enfin des nouveaux buts qu'il se proposait d'atteindre et de sa conversion au christianisme. Il parla de repentir. Nietzsche gardait un silence oppressé. Ce qu'il put ressentir alors, il le décrit dans l'introduction

au second volume de *Humain, trop humain* : « Lorsque je continuai seul mon chemin, plus que malade; fatigué, à la suite de cette déception qui envahissait irrésistiblement tout ce qui nous restait encore, à nous autres modernes, pour nous enthousiasmer..., fatigué surtout par la désespérance d'une crainte inexorable : après cette déception, j'allais être condamné à me méfier encore plus profondément, à mépriser encore plus profondément et à être encore plus profondément seul qu'auparavant. »

Plus tard, il en sera de même pour Rhode, auquel l'unissait depuis si longtemps une tendre amitié. Il en sera de même pour tous ses amis. Ceux-ci cessent peu à peu de le comprendre, et il s'écarte d'eux.

« Nietzsche aborde les hommes avec un idéal de l'homme; les baigne, les fait chatoyer un temps dans une ardente lueur d'enthousiasme qui sort de lui et que, à la moindre imperfection aperçue, il laisse s'éteindre. Il s'écarte alors et se retire dans une silencieuse et grondante déception. » (1).

En somme, il apparaît que Nietzsche n'entre pas en relation avec des hommes mais avec des idéals. Ceux-ci lui paraissent-ils incompatibles avec le sien propre; la rupture est immédiate et définitive, quoi qu'il puisse lui en coûter. Cette rupture est aussi hautaine et quelque peu méprisante.

L'orgueil. — Le sentiment qu'il a de la noblesse de sa mission et, il faut bien le dire, de sa propre grandeur s'accompagne, en effet, de la rigueur la plus impitoyable pour qui n'en est pas convaincu. Lombroso nous dit que l'hypertrophie du moi est commune aux hommes de génie, et il cite les exemples de Hegel qui crut à sa propre divinisation, de Comte qui se donna pour le grand-prêtre de l'humanité.

De même, Nietzsche. Comme philologue, il affirme que lui seul s'entend à la philologie. Tous les autres philologues méritent sans ménagements le qualificatif de « taupes ». Admirateur de Schopenhauer, il conçoit mal qu'aucun autre

(1) Andler (Ch.), *op. cit.*

puisse l'admirer comme il convient. Devient-il wagnérien ? Il déclare que messieurs ses frères en Wagner sont des sots. « *Personne* ne le connaît, dit-il en parlant de Wagner, ni ne peut le juger, car tout le monde part de principes différents des siens et ne peut respirer à l'aise dans son atmosphère. » Il est le seul qui puisse collaborer à l'œuvre du maître et comprendre sa pensée. Mais plus tard, quand il aura renié ce maître, il déclarera qu'il ne lui doit rien et qu'au contraire c'est ce dernier qui s'est inspiré de lui.

Quand Nietzsche parle de son œuvre, le même orgueil éclate. A propos d'*Aurore*, il écrit à Ritschl : « J'exprime la conviction où je suis qu'il faudra plusieurs dizaines d'années avant que les philologues sachent comprendre un livre aussi ésotérique et aussi scientifique au sens le plus élevé du mot. » C'est « un des livres les plus courageux, les plus sublimes, et les plus sensés que le cerveau et le cœur d'un homme aient jamais enfantés. » (1).

Et voici un passage d'une lettre à sa sœur (20 nov. 1881) : « Crois-le : c'est en moi que se trouve aujourd'hui le point culminant de la pensée et de l'effort moral de l'Europe, et de bien d'autres choses encore. Peut-être le temps viendra-t-il où les aigles eux-mêmes lèveront craintivement les yeux sur moi. »

En résumé, Nietzsche nous paraît être une nature hyperémotive, extrêmement orgueilleuse et incapable de se contenter d'une place modeste parmi les hommes, autoritaire, sans cesse animée du besoin de conquérir les âmes et de les subjuguier par le prestige de ses idées et de son talent.

III. — *Les bases psycho-pathologiques du caractère.*

Paul Richter écrit : « L'homme de génie est, à plusieurs égards, un véritable somnambule. Dans son rêve lucide, il voit plus loin que réveillé et il touche, quoiqu'à tâtons, aux

(1) Lettre à sa mère, juillet 1881.

plus hautes cimes de la vérité; qu'on lui enlève son monde fantastique et soudain il tombe bien bas dans la réalité. »

Nietzsche vit, en effet, dans un monde particulier. Chez lui, *être* et *connaître* n'ont jamais fait qu'un. Etudier la philologie classique, c'est, pour lui, redevenir un Grec de l'antiquité et errer dans « un pays lointain, bienheureux, azuré et féerique. » Dans ce monde idéal, il vit d'une vie merveilleuse, audacieuse et riche, mais il y épuise ses forces, et quand il s'agit ensuite d'apercevoir les objets les plus voisins, ce n'est plus qu'un sublime presbyte.

Au cours de l'épisode de Bonn, dans l'incident Wagner, comme dans l'incident Lou Salomé, pour ne citer que les événements principaux, il s'est constamment illusionné. L'image qu'il a en lui et qu'il projette sur tout lui cache le véritable aspect des choses. Il croit chaque fois atteindre la réalisation de son rêve et s'enthousiasme. Quand enfin le contraste est par trop frappant entre le rêve et ce qui est vraiment et qu'il s'en aperçoit, c'est une déception pénible. Le choc est immense pour un être aussi sensible. Il retombe à plat, se dégoûte de la vie, retourne à sa solitude et ressassé, morose, le souvenir des délices perdues.

Il écrit : « Pour nous, le secret de toute guérison c'est de nous tanner jusqu'à un certain point l'épiderme pour parer à notre vulnérabilité intérieure et à notre hypersensibilité. Il faut pour le moins que les souffles et les chocs venant *du dehors* ne nous atteignent plus si facilement, car rien ne me tourmente autant que de me trouver ainsi *entre deux feux*, l'un venant d'en dedans et l'autre d'en dehors. » (1).

Nietzsche montre au travers de toute sa correspondance une préoccupation constante de son *moi hypersensible*, et dans de multiples confessions semble chercher un soulagement à ses inexorables détresses. On a alors de ces monuments de poésie phrénopathique dominés par la grande et infortunée personnalité de l'écrivain.

(1) Lettre à Malwida, août 1875,

A la longue, cette aptitude à souffrir, cette délicatesse morale, ces « expériences douloureuses », produisent chez Nietzsche un état très pénible : « On en arrive, écrit-il, à *continuellement se sentir soi-même*, comme si l'on avait cent cicatrices, et si chaque mouvement faisait mal ». Ceci entraîne nécessairement la méfiance vis-à-vis d'autrui, une tendance à se croire persécuté. C'est particulièrement net après la rupture avec Lou Salomé. A ce moment, il trouve partout des causes profondes et infinies de douleur et de mélancolie : « Je reconnais toujours davantage, écrit-il, que je ne suis plus fait pour vivre parmi les hommes, je suis, soit dit en confidence : 1° beaucoup trop franc, et 2° débonnaire à l'excès, de sorte que tous les torts retombent sur moi, ce qui donne à la longue un bien triste résultat » (1).

« Est-ce ma faute si je possède un sens de plus que les autres et, par là, une source nouvelle et terrible de tourments ? » (2). « Mon erreur l'an dernier, ce fut d'abandonner la solitude. A force de ne vivre qu'au milieu d'images appartenant au monde des idées, je suis devenu si irritable que le contact des hommes actuels me cause une souffrance et une privation inouïes, cela finit par me rendre dur et injuste; bref, cela ne vaut rien pour moi. » (3).

D'ailleurs, par le fait qu'il exprime des idées trop neuves, trop hardies il se condamne à la solitude; presque tout le monde s'écarte de lui comme d'un être anormal et dangereux. Ces mêmes gens qui le fuient sentent d'ailleurs plus ou moins obscurément sa supériorité; ils en éprouvent quelque malaise, comme devant un être qui exclut toute intimité, toute familiarité. A son tour, Nietzsche distingue cette méfiance, cette sourde hostilité de la foule et de son entourage. Se sentant repoussé, il s'isole davantage et, seul, ne redoutant plus de froisser, il peut aller jusqu'au bout de ses idées sans ménagements pour personne.

(1) Lettre à Overbeck, janv. 1883.

(2) Lettre à Overbeck, févr. 1883.

(3) Lettre également à Overbeck et du même mois.

Mais d'où vient cette originalité qui crée la désadaptation et même le conflit entre certains hommes de génie et la société qui les entoure ?

« Evidemment, le talent supérieur y contribue comme étant plus susceptible soit de trouver des aspects nouveaux de la vérité, soit de s'en forger de fantastiques à l'appui de ses douloureuses illusions. Il est vrai pourtant que, puisque ces hommes dépassent le vulgaire par l'intelligence, ils voient autrement que tout le monde et acquièrent des convictions différentes de celles que tout le monde adopte. Ils les expriment en éveillant l'opposition et le contraste, qu'ils augmentent parfois du fait de leur inébranlable fermeté. » (1).

Il y a ensuite un sentiment exaspéré de la personnalité, se traduisant par un état permanent de révolte, de négativisme, le besoin d'écarter tous les jougs, le dégoût de servir, c'est peut-être cela surtout qui l'a tourné d'abord vers la doctrine de Schopenhauer, qui enseigne la révolte contre les instincts les plus profonds de la vie : instinct de conservation et instinct de reproduction. Il y a chez Schopenhauer, comme chez Nietzsche, le permanent besoin de ne pas être dupe des artifices de la vie.

Dans le cas présent, il y a plus, et nous touchons maintenant au fond du problème. L'éducation religieuse que Nietzsche a reçue dès sa plus tendre enfance a marqué son âme. Elle lui a laissé des impressions profondes, renforcées par l'ambiance familiale, les faits qui ont rempli ses premières années, et auxquels nous nous sommes attachés, méritent ici une considération toute particulière. Ils entraînent des conséquences d'autant plus graves, qu'ils se sont produits à une époque où son développement était encore inachevé, ce qui favorise précisément leur action.

Nietzsche s'est formé de la pureté et de la chasteté un idéal excessivement élevé. Sa formation intellectuelle a

(1) Lombroso, *L'homme de génie*.

affaibli son intérêt pour le rôle qu'il devait être appelé à jouer en tant qu'homme.

C'est à la suite de ce développement moral et intellectuel supérieur qu'il se trouve en conflit avec ses exigences instinctives. Naturellement refoulées par de pieuses influences pendant l'adolescence, celles-ci sont ensuite portées à un degré extrême de lucidité sous le regard de la raison, qui tend forcément, sous peine de se renier elle-même, à paralyser leur jaillissement.

Ce renoncement au plaisir a toujours été pénible pour l'homme, et il ne le réalise pas sans une certaine sorte de compensation. Aussi s'est-il réservé une activité psychique, grâce à laquelle toutes les sources de plaisir auxquelles il doit renoncer continuent d'exister sous une forme qui les met à l'abri des exigences et de ce que Freud a appelé « l'épreuve des réalités ». Le but final de l'activité psychique apparaît comme un effort pour dériver les masses d'excitation instinctives et empêcher la douleur résultant de leur stagnation.

« Parmi les facteurs qui opposent une action pour ainsi dire prophylactique à l'action nocive des *privations*, il en est un qui a acquis une importance sociale particulière. Il consiste en ce que la tendance sexuelle, ayant renoncé au plaisir partiel ou à celui que procure l'acte de la procréation, le remplace par un autre but présentant avec ce dernier des rapports génétiques, mais qui a cessé d'être sexuel pour devenir social. Nous donnons à ce processus le mot de « sublimation » (1). »

Tout dépend de la quantité d'énergie que l'individu peut ainsi mobiliser et orienter vers la sublimation. Telle peut être, en effet, la violence des passions qu'elle tend à disloquer la volonté souveraine de l'intelligence. Une brèche se crée, et elle va grandissant.

L'être soumis à une telle rupture ressent en lui la présence de deux personnalités distinctes; en conférant à l'une

(1) Dr Freud, *Introduction à la psychanalyse*.

la mission de commander et à l'autre celle d'obéir, un étrange dédoublement se produit : une partie du sujet prend les apparences du maître et l'autre celles de l'esclave. Si un être tel que Nietzsche immole volontairement cet esclave, qu'il considère comme abject, à sa personnalité la plus haute, il ressentira de ce fait, étant données ses tendances mystiques, une exaltation religieuse. De son propre holocauste naît un sentiment de ferveur et d'adoration, et ce sentiment ne peut s'adresser qu'à lui-même, puisqu'il est à la fois la victime et le dieu auquel le sacrifice est consacré.

Dans *Humain, trop humain*, Nietzsche dit à ce sujet : « Un grand nombre des formes de l'ascétisme ne sont que les manifestations sublimes d'une certaine bravade de soi-même. Certains hommes ont, en effet, un besoin si grand d'exercer leur force et leur instinct de domination qu'à défaut d'autres objets... ils finissent par tyranniser certaines parties de leur être. Cette torture de soi-même, cette raillerie de sa propre nature dont les religions ont fait si grand usage, est à vrai dire un degré très haut de vanité... L'homme éprouve une véritable volupté à se faire violence par des exigences excessives, et à défier ensuite ce je ne sais quoi qui règne tyranniquement dans son âme. »

Ces lignes expriment le danger qui guette le « solitaire », « l'unique » que les exigences de son esprit contraignent à se dédoubler. C'est bien ici l'exemple de sublimation le plus extraordinaire qu'on puisse jamais trouver. Chez Nietzsche, le sentiment de la nostalgie de Dieu par le très long chemin que nous venons de suivre s'infléchit sur lui-même et engendre sa propre divinisation en même temps qu'une irrémédiable solitude morale.

Tout cela ne va pas sans une profonde mélancolie. Descendu dans la solitude émouvante de son âme, il essaie en vain de s'en évader, de dissiper le mirage qui lui est imposé et qui lui cache le monde, de confier à un être le secret de ses tourments. Chaque effort dans ce sens est une désillusion

nouvelle qui le replie davantage sur lui-même et le contraint de descendre un peu plus au sein de son abîme.

A ce point de vue, les pages qui ont précédé ne sont que les récits de ses tentatives de s'évader de lui-même. Tout cela est fini. « Faisant alors de sa solitude personnelle les frontières de la création, il se mit à vivre dans un monde hermétiquement fermé. Il ne lui restait plus qu'à édifier, pierre sur pierre, cet univers nouveau :

... Ainsi, la muraille se referma

Sur cette âme tonnante, — unique,

En face de milliers d'âmes, faites de fumée et de poussière... (1).

» Dans cet univers, Nietzsche ne pouvait que se broyer lui-même. L'homme allait mourir; mais Zarathoustra commençait... » (Jacques Benoist-Méchin.)

Ce fut un jour de janvier 1883 qu'au bord de la mer ligure, à Rapallo, assis sur le rivage et comme absorbé dans la torpeur de midi, Nietzsche « vit se lever et le dépasser soudain le Passant divin, le Double mystérieux, qui sera désormais son compagnon et son maître, Zarathoustra. »

Zarathoustra est l'incarnation du *moi* supérieur de Nietzsche. Jamais Nietzsche n'a écrit plus exclusivement que pour lui-même. Il renonce à porter le masque et à imposer à tout son être un but, extérieur à lui-même, qui put dériver toutes ses énergies. Il est vaincu et, désormais, tout à son énigme propre il laisse sa nostalgie s'épancher librement.

Pour mieux dominer son conflit intérieur, il tente d'identifier sa propre personnalité à celle d'un surhomme, car il est évident que plus son *moi* sera fort et mieux seront dominés les instincts indésirables et impossibles à satisfaire sous le regard impitoyable d'une conscience profondément « religieuse ». Il émet un appel déchirant à un « contraire idéal » paré de toutes les puissances et de toutes les audaces.

(1) Stephan George, *Der Siebente Ring, Nietzsche*.

Ainsi est nettement définie la double personnalité de Nietzsche. Il y a chez lui : d'une part, un homme, un être brimé auquel est délibérément refusé le droit de vivre; d'autre part, un être spirituel qui dicte la loi au premier et prend le masque d'un surhomme débordant de vitalité. Par une étrange fiction, il crée en dehors de lui son maître, son évangile et ses propres liens afin de mieux protéger son idéal contre toute atteinte de son humaine nature.

CHAPITRE VI

LE MALADE

Après le lamentable hiver de 1882-1883, où ses souffrances physiques se compliquèrent du plus grand désespoir moral, Nietzsche se remet peu à peu. Il est descendu à Rapallo. Là, ayant créé le surhomme, il imagine toute une élite aux mêmes dimensions. Cette élite, il lui donne une loi fondamentale : à savoir que la société ne doit pas exister pour elle-même, mais seulement en tant qu'échafaudage permettant à une aristocratie de parvenir à une existence supérieure. Et si l'on veut donner un but à la vie, pourquoi ne point le trouver dans la production d'une élite qui soit un couronnement ?

Ainsi, Nietzsche se promène-t-il à l'aise « au milieu de pairs » nés de sa propre imagination. Ainsi rêve-t-il tout épuisé qu'il est, et soigneusement à l'écart des conflits, d'impitoyables sélections. Il s'illusionne durant un temps s'identifiant d'imagination, avec « l'être robuste et dur et droit qui n'a pas besoin de bonheur ni d'illusions apaisantes, et qui a fait sa trouée, irrésistible, dans les fourrés de la vie, dédaignant les épines qui le déchirent et qu'il emporte plantées dans sa chair sanglante. » (1).

Très rapidement au cours d'une seule année, en quatre périodes de dix jours chacune, les trois premiers livres de *Zarathoustra* se succèdent. Le premier est écrit à Rapallo

(1) Vialle, *Détresses de Nietzsche*.

en février, fébrilement, en quelques jours, comme sous une dictée médiumnique, et suivi d'une dépression extraordinaire : « Tout me semble fastidieux, douloureux, *dégoûtant*, écrit Nietzsche. Je subis trop de privations et de souffrance, et j'ai un sentiment de l'imperfection, des méprises et des malheurs proprement dits de tout mon passé *spirituel*, qui dépasse toute conception. Impossible désormais de rien faire de bien. Alors, à quoi bon faire encore quelque chose !

» Cela me rappelle ma dernière folie, je veux dire mon *Zarathoustra*. (S'en rend-on enfin compte ? J'écris comme un cochon.) Très souvent, il m'arrive de l'oublier, je me demande avec curiosité si mon livre a une *valeur quelconque*; cet hiver, je me sens moi-même incapable de tout jugement et je pourrais me tromper du tout au tout quant à sa valeur ou à sa non-valeur. Au demeurant, je n'entends ni ne vois plus rien de lui. »

On ne saurait mieux mettre en évidence l'inconscience de la création et l'amnésie qui la suit. Passé le moment de dépression correspondant à une usure excessive de forces, il écrit d'ailleurs dès le mois suivant : « *Zarathoustra* est une œuvre que nul être vivant, sauf moi, n'aurait pu écrire. »

La seconde partie est écrite à Rome en mai, la troisième à Sils-Maria. Le sang de pasteur qui coule en Nietzsche donne au livre la forme de la prédication dans une langue d'une beauté extraordinaire, ample, harmonieuse et pathétique.

La quatrième partie est écrite en 1884 avec la même rapidité que les précédentes. On ne sait d'abord comment relier deux idées aussi opposées que celles du surhomme et du retour éternel, et il faut vraiment les accommoder l'une à l'autre. D'une part, l'idée du retour éternel donne à Zarathoustra la certitude « que la mort ne sera jamais la défaite définitive de la vie ». Elle lui permet de se considérer non comme une chose périssable, mais comme un anneau dans une immense chaîne, un anneau dont la conduite et la tenue peuvent avoir une répercussion dans tout le reste du temps.

D'autre part, la conception du surhomme donne un but à la vie, et cela est essentiel, car il faut vouloir. C'est une triste nécessité. C'est une sollicitude intolérable d'être toujours contraint d'avoir une volonté quand on ne sait sur quoi la régler.

Les moments d'inspiration où fut composé *Zarathoustra* ont été pour Nietzsche des moments de bonheur durant lesquels il a pu oublier ses propres tourments dans l'ivresse de la création. Le souvenir de ces heures demeurera sa hantise, car à peine en sort-il qu'il retombe très bas dans la réalité. Après avoir gaspillé sans compter, il reste gisant pour des semaines. Après la fête prodigieuse, c'est le retour aux mille inquiétudes de chaque moment.

Nietzsche achève alors d'user ses pauvres yeux à des lectures scientifiques dont il attend la confirmation du retour éternel. Mais tels sont ses maux de tête qu'il doit renoncer à ce projet. Désormais, il ne pourra plus se documenter. Il puisera en lui-même toutes ses affirmations. L'inspiration devient la source unique de ses pensées, pendant sa durée qui peut être de trois jours et davantage sans interruption. « Je conserve, dit-il, une extraordinaire faculté de raisonnement, et peux, avec un très grand sang-froid, résoudre des problèmes pour lesquels je n'ai, dans mon état normal, pas assez d'agitation, ni de subtilité... »

Nietzsche doit renoncer également à enchaîner ses pensées. Il les exprime sous forme d'aphorismes, encore ont-ils dans *Zarathoustra* un lien poétique : les actes du prophète. Si les discours de celui-ci sont disjoints, leur facture poétique l'y autorise; de même qu'elle autorise, dans une certaine mesure, certaines images dont on pourrait dire sans cela qu'elles marquent une tendance à la mégalomanie : « Solitude azurée » — « altitudes vertigineuses » — « sommets toujours plus sacrés » — « échelle immense où il monte et descend » — « aller plus loin qu'aucun homme au monde » — « foudres lancées vers des avénirs qui n'ont pas encore été devinés ».

L'opinion de Nietzsche sur son livre est catégorique : « Que l'on réunisse le souffle et la qualité des âmes les plus hautes, à elles toutes elles n'auraient pas été capables de produire un seul discours de Zarathoustra. » (1). A Heinrich von Stein, il écrit en mai 1884 : « Mon fils, *Zarathoustra* vous aura peut-être trahi ce qui s'agite en moi, et si j'obtiens de moi *tout ce que je veux obtenir*, je mourrai avec le sentiment que les millénaires futurs invoqueront mon nom pour prononcer leurs serments les plus sacrés. »

En 1885, Nietzsche semble reprendre pour un temps le contact des réalités. Ayant exposé sous une forme poétique le contenu de ses différentes inspirations, il va s'efforcer de les justifier et d'en établir les bases objectives. Mais à peine ce désir est-il formulé que son esprit dévie et se laisse emporter par son penchant critique.

Par delà le bien et le mal est une attaque directe contre le christianisme. Nietzsche le considère comme la source de tous ses maux, mais il étend la question à toute l'humanité; il lui reproche d'avoir étouffé la vie. En donnant aux faibles les mêmes droits d'exister qu'aux forts, et en les protégeant, le christianisme a tout nivelé par le bas. Sa conception du bien et du mal est une conception d'esclaves. Elle exalte les vertus du faible : la pitié, la patience, l'humilité et le renoncement, alors que toute la vie puissante qui roule depuis des éternités n'est qu'une apologie de la force, une loi de la plus grande puissance. Elle va contre la loi inexorable de l'évolution humaine, dont elle veut arrêter le cours. Bref, elle empêche le développement des aristocraties.

L'année suivante, au cours d'un voyage en Allemagne, Nietzsche peut s'apercevoir du degré de son isolement. L'anti-christianisme qu'il vient de professer le met à la porte des universités. Il lui reste quelques sympathies personnelles, mais absolument incapables de le suivre dans les nombreux méandres de sa pensée. Rhode lui-même, aigri et sceptique,

(1) *Ecce homo*, p. 133.

est tout aux soucis de la famille et du professorat. Ses lettres laissent entendre à Nietzsche que toute son activité lui est parfaitement étrangère. Ce dernier le sent et s'attriste : « Je ne sais comment cela s'est fait, répond-il à Rhode, mais en lisant ta dernière lettre et surtout en contemplant ce charmant portrait de tes enfants, il m'a semblé que tu me serrais la main avec un regard attristé : attristé comme si tu voulais me dire : « Comment se fait-il que nous n'ayons plus que si peu de commun, et que nous vivions comme dans des mondes différents ! Alors qu'autrefois... »

» Et cette expérience, ô mon ami, se répète avec tous ceux qui me sont chers : tout est *fini*, tout appartient au passé, il ne me reste plus que des ménagements, on se voit encore, on se parle pour ne pas se taire, on s'écrit encore pour ne pas se taire. Mais la vérité parle par le regard, et celui-ci me dit (je le perçois si nettement) : « Ami Nietzsche, te voilà » maintenant tout seul ! »

Enfin, Lisbeth, avec laquelle il était réconcilié depuis trois ans, épouse le Docteur Bernhardt Foerster, et le suit au Paraguay. Même de ce côté, Nietzsche est abandonné.

Il quitte l'Allemagne dans le plus profond découragement : « Si seulement, écrit-il à Overbeck, je pouvais te donner une idée du sentiment de *solitude* que j'éprouve. Pas plus parmi les vivants que parmi les *morts*, je ne trouve un être dont je me sentirais le parent. L'horreur de cet état ne se laisse pas décrire, et s'il ne m'a pas encore coulé à fond, je ne peux me l'expliquer que par mon entraînement à supporter ce sentiment et par le fait qu'il s'est développé progressivement depuis ma tendre enfance. » (1).

En 1887, Nietzsche, exaspéré, veut frapper un grand coup et démolir toutes les oppositions. Il écrit la *Généalogie de la morale*, qui est la continuation de *Par delà le bien et le mal*. Ce nouvel ouvrage paraît aux frais de l'auteur, comme

(1) Lettre à Overbeck, août 1886.

tous ceux qui suivront. L'incompréhension du public est absolue.

Le christianisme apparaît dans ce livre commè le moyen subtil qui réussit à abattre tout le monde aristocratique de l'antiquité. Comme une revanche de tout l'ancien esclavage, de toutes les races opprimées, et le prêtre devient aux yeux de Nietzsche le nouvel exploiteur. Il gouverne par le sentiment du « péché », qui ne serait autre qu'une transformation du goût instinctif de toute créature pour la cruauté. Ce goût, ne pouvant plus s'exercer sur autrui, se retourne contre nous-même et arrive à se satisfaire en créant en nous un véritable supplice. L'homme est désormais tiraillé entre ses instincts ligotés qui s'insurgent et l'idéal social que lui forge sa « conscience ». Le prêtre s'est institué l'arbitre du conflit. Il est l'intermédiaire mystérieux entre l'homme et Dieu, ainsi acquiert-il un immense prestige et une connaissance intime des âmes qui rend redoutable sa puissance.

Il est extrêmement curieux de voir Nietzsche procéder ainsi à sa propre analyse et confirmer ce que nous avons dit de la source de ses tourments. Son œuvre n'est qu'une surface. C'est derrière elle, dans les profondeurs muettes qu'elle recouvre, qu'il nous a fallu chercher, pour la mettre en évidence, l'expérience intérieure dont elle est née, les sources profondes dont elle a jailli.

Nietzsche n'a jamais achevé le livre qui devait être la partie constructive de son œuvre. Seuls de nombreux fragments épars nous donnent une idée générale du livre. Dans *La volonté de puissance*, Nietzsche voulait opposer au nivellement par le bas un nouvel ordre moral basé sur une hiérarchie naturelle et opérer la transvaluation de toutes les valeurs établies. S'il conservait la morale chrétienne pour le plus grand nombre, il voulait créer pour l'élite de nouvelles conceptions du bien et du mal qui lui permettent de libérer toutes ses énergies. Mais, entraîné par le côté critique de son intelligence, il ne s'attache pas au problème et ne réussit pas

à construire la base solide sur laquelle ériger sa nouvelle conception de la vie.

Il passé à une nouvelle attaque et commence d'écrire en 1888, à Turin, un violent pamphlet contre son ancien maître : *Le cas Wagner*. Il se rend compte que le cercle enchanté de Bayreuth lui enlève bon nombre d'âmes d'élites insatisfaites et les oriente vers le romantisme. « Là aussi, écrit-il à sa sœur, je fais la guerre, et, cela va sans dire, la guerre la plus passionnée, puisque je n'ai jamais tant aimé et admiré au monde que Wagner et sa musique, et que les souvenirs les plus délicieux et les plus sublimes se rattachent pour moi à Triebtschen. (T'en souviens-tu ?... du clair de lune dans la maisonnette d'écorce ?) Mais maintenant, l'engouement pour Wagner a fait son temps, et son influence est dangereuse. » La musique de Wagner représente désormais aux yeux de Nietzsche un art de décadence, nous emplissant d'une ivresse mortelle, faisant pulluler en nous « toutes sortes de désirs vagues et d'envies spongieuses... Une pareille musique énerve, amollit, effémine. » Elle a aussi le tort mortel d'aiguiller vers le mysticisme chrétien de *Parsifal*.

Pendant qu'il écrit *Le cas Wagner*, au mois de juin, Nietzsche subit une nouvelle atteinte grave de son mal. « Mon état est lamentable, écrit-il à Overbeck : maux de tête perpétuels, vomissements perpétuels; une recrudescence de mes anciens tourments qui voile un grave épuisement nerveux; toute la machine ne vaut plus rien. J'ai peine à me défendre contre les plus noires pensées. » (1).

Depuis cinq ans (1883-1888), Nietzsche passe l'hiver à Nice et l'été, à Sils-Maria. En août 1888, il déroge à ses habitudes et vient à Gênes. Il y termine *Le cas Wagner*. Enfin l'atteignent quelques bonnes nouvelles. Hippolyte Taine lui envoie une lettre encourageante. A Copenhague, Georges Brandes fait une série de conférences sur « le philosophe alle-

(1) Lettre à Overbeck, 4 juill. 1888.

mand Frédéric Nietzsche » et obtient des amphithéâtres de 300 auditeurs.

Ces quelques rares nouvelles ont le don de créer chez Nietzsche un état d'euphorie très particulier, contrastant avec la mélancolie des années précédentes. Les lamentations disparaissent de ses lettres pour faire place à une demi-ivresse. On assiste en même temps chez lui à un renouveau d'activité extraordinaire.

Cet homme, qui paraissait épuisé et le sentait lui-même, est soudain saisi d'une activité fébrile. En cinq mois, il écrit quatre livres. Ses forces semblent décuplées. Un livre chasse l'autre. Nietzsche subit une crise d'idéation extraordinaire durant laquelle il semble éprouver le plus grand bien-être, un sentiment de souveraineté, de toute-puissance, « c'est un ravissement », écrit-il.

Le crépuscule des idoles est écrit en septembre 1888 et immédiatement suivi du terrible *Antéchrist*, dont la rédaction prend octobre et novembre. Ce sont les plus virulentes diatribes qui aient jamais été écrites contre le christianisme. Avec une véhémence inouïe, Nietzsche lui reproche d'avoir établi l'idéal ascétique et la notion de péché, établissant ainsi l'irrémissible conflit de l'âme et du corps dont souffre son humanité. Il accuse l'apôtre Paul, tout particulièrement, d'avoir érigé la domination des prêtres et arrêté l'évolution normale de la vie et sa libre expansion.

A la fin de novembre, Nietzsche établit le plan d'un ouvrage sur *La transvaluation des valeurs*, qui doit remplacer *La volonté de puissance*. C'est la troisième fois que son œuvre positive change de nom. C'est aussi la troisième fois qu'il abandonne sa construction.

Avant de réaliser cette œuvre qui doit « révolutionner le monde », il éprouve le besoin de se faire connaître. Il entreprend « un morceau de littérature incroyable » pour répandre sur sa propre personnalité un peu « de lumière et de terreur », pour justifier de ses droits à « transvaluer les valeurs ».

« Aujourd'hui — peut-on lire dans une lettre à Braudes de novembre 1888 — je me suis raconté moi-même avec un cynisme qui passera dans l'histoire mondiale. Le livre s'appelle : *Ecce homo*; il est un attentat dépourvu de tout ménagement contre le Crucifié, il s'achève dans le tonnerre et des coups de foudre dirigés contre tout ce qui est chrétien ou infecté de christianisme; on en reste étourdi. Je suis, en fin de compte, le premier psychologue du christianisme, et comme ancien artilleur, je puis mettre en batterie de grosses pièces dont nul adversaire du christianisme n'avait même soupçonné l'existence. Tout ceci est le prélude de *La transvaluation des valeurs*, de cette œuvre qui est là toute prête devant moi; je vous jure que d'ici deux ans nous aurons la terre entière en convulsions. Je suis une fatalité !... »

Cette autobiographie est un panégyrique que les nietzschéens eux-mêmes qualifient d'immodeste. Une mégalomanie excessive se manifeste partout, jusqu'aux en-têtes des chapitres : « Pourquoi je suis si malin ? » — « Pourquoi je suis une fatalité ? ».

A ce moment, Nietzsche sort de sa réserve. Il faut absolument qu'on l'entende. Il se crée des relations nouvelles, stimule l'activité de ceux qui l'ont connu. Il s'occupe de faire traduire ses œuvres. L'*Ecce homo* doit paraître en quatre langues, à un tirage formidable. Ensuite viendront séparément les trois parties qui sont prévues de *La transvaluation* pour que chacune d'elles garde toute « sa force explosive ».

Nietzsche écrit, en décembre 1888, un nouveau petit écrit : *Nietzsche contre Wagner*. Le problème de leur antagonisme « y est traité si à fond, dit-il, que la question Wagner se trouve classée ».

Vers la fin de ce mois de décembre 1888, la mégalomanie de Nietzsche ne connaît plus de bornes. Et comme l'Allemagne est désespérément sourde à sa voix, il rêve de l'écraser : « Je travaille, écrit-il à Overbeck, à un mémoire adressé aux cours de l'Europe pour fonder une ligue antiallemande. Je

veux enserrer « l'empire » dans une camisole de force et le provoquer à une guerre du désespoir... »

Dans ses lettres à de Seydlitz, à Burckhardt, à Strindberg, à ses amis, il émet les opinions les plus orgueilleuses et les plus outrées sur son œuvre et sur lui-même. A la fin, ces lettres sont d'une écriture tremblée. Il signe : César, le Crucifié, Dionysos, Ferdinand de Lesseps. Le culte effréné du moi l'occupe tout entier. Il veut surpasser tous les philosophes, tous les prophètes et changer la face du monde.

Une telle période d'excitation mentale est manifestement hors de proportion avec la résistance de l'homme et ne peut qu'entraîner sa perte. Ainsi se préparait l'effondrement qui eut lieu aux premiers jours de janvier 1889.

Le 3 janvier, au moment où il sort de chez lui, Nietzsche voit brutaliser un pauvre cheval de fiacre. Il se jette au cou de la bête, puis s'écroule. On le ramène chez lui sans connaissance. A son réveil, Nietzsche a le sentiment d'être la double divinité : Dionysis et le Crucifié. Il règne en souverain sur le monde entier.

Burckhardt, appelé en hâte, vint le prendre et le ramener à Bâle, où il fut interné.

De la première observation, qui fut faite dans la maison de santé du professeur Wille, nous extrayons le passage suivant : « Forte constitution, aucune déformation physique ou maladie constitutionnelle. Dons intellectuels extraordinaires. excellente éducation, succès remarquables dans ses études. Nature rêveuse. Extravagant en ce qui concerne le régime alimentaire et la religion. Les premiers symptômes de la maladie remontent peut-être assez loin, mais n'existent en toute certitude que depuis le 3 janvier 1889. Avant cette date, a souffert durant des mois de violents maux de tête, accompagnés de vomissements. Le désordre mental actuel est le premier dans la vie du malade. Causes provoquant ces désordres : plaisir ou déplaisir excessif. Symptômes de la maladie actuelle : mégalomanie, faiblesse intellectuelle, diminution de la mémoire et de l'activité cérébrale. Le patient est

habituellement agité, mange beaucoup, réclame continuellement à manger, n'est cependant pas capable de fournir un effort et de pourvoir à ses besoins; prétend être un homme illustre, ne cesse de réclamer des femmes. » Aux yeux du monde, nous le voyons, Nietzsche n'est plus désormais qu'un aliéné. Il succombe dans l'excès même de son exaltation.

CHAPITRE VII

ESSAI DE SYNTHESE

La vie de Nietzsche est une véritable illustration du tableau clinique que Lombroso a tracé de l'homme de génie. « Ce qui caractérise les grands hommes, c'est qu'ils diffèrent du milieu qui les entoure. Ils émettent des idées que les hommes vivant à côté d'eux n'ont pas eues et ne pouvaient pas avoir. Ils sont des initiateurs, des originaux. Ils voient plus, mieux et surtout *autrement* que le commun des hommes. » (Ch. Richet, préface du livre de Lombroso.) Mais la nature n'aime pas les exceptions, et ne leur accorde pas la commune santé intellectuelle. Ce qu'elle donne d'un côté, elle le retire de l'autre.

Nietzsche nous paraît être, en effet, le type d'une nature désharmonieuse. Dès le moment de la puberté, encore qu'il se fasse remarquer par sa précocité et son aptitude à tout entreprendre, à tout assimiler, il est sujet à des périodes alternées de dépression mélancolique et d'excitation, à des crises d'exaltation poétique et musicale, ou de mysticisme vague. A la même époque, il présente des migraines, un besoin immense de calme et d'isolement.

Devenu homme, c'est un être formé d'éléments disproportionnés. Extrêmement doué quand il s'agit de lettres, il est incapable d'entendre un mot de mathématiques ou de physique. Possédant à un très haut degré les facultés d'imagination et d'expression, les dons des arts et de la poésie, c'est un utopiste, un théoricien, un rêveur épris des plus belles choses, mais c'est un incapable en face des réalités : il lui manque l'unité de direction dans les productions intellec-

tuelles et dans les actes de la vie. Il ne peut s'astreindre à une occupation régulière et la considère volontiers comme indigne de lui.

Il a voulu transformer son milieu d'étudiants, il a voulu transformer l'enseignement, la philologie, puis toute l'humanité. Il annoncera le surhomme comme d'autres ont annoncé Dieu ou l'avènement de temps nouveaux. Mais toutes ces entreprises dénotent chez lui une inexacte perception des faits, une incompréhension de l'humanité contemporaine. bref un défaut de jugement.

Vu de près, cet homme nous montre un excès de sensibilité émotive, une prédominance nette de la spontanéité sur la réflexion, un manque de volonté mâle. D'où son instabilité, ses accès d'empportements violents et ses crises de désespoir, son irrésolution.

C'est donc un être extrêmement brillant, d'une très grande intelligence dans le domaine spirituel qu'il s'est choisi, mais chez lequel il existe un défaut d'harmonie, un état de déséquilibre entre les diverses facultés et les divers penchants. Ainsi se rattrape la nature, puissance essentiellement niveleuse et démocratique, soucieuse avant tout de ne pas dépenser pour chacun de nous plus qu'une quantité déterminée de ses trésors.

Toutes les déficiences de Nietzsche : l'apathie, le penchant dubitatif et impulsif, les inégalités psychiques par excès de certaines facultés, telles que la mémoire et le goût esthétique, par défaut d'autres, le calcul par exemple; la vanité folle, l'excessive préoccupation de la personnalité, la tendance aux interprétations mystiques, toutes ces déficiences, disons-nous, doivent maintenant être groupées. Elles sont, en effet, parmi les caractères dont les aliénistes ont établi qu'ils accompagnent fréquemment, quoique non constamment, les dégénérescences, et dans le cas présent ils doivent être considérés comme les caractères dégénératifs du génie.

« En affirmant que le génie, comme la folie, est une des formes de la dégénérescence mentale, jamais M. Lombroso n'a songé à assimiler l'homme de génie à un aliéné : autant vaudrait dire que l'eau et le feu sont identiques. Son opinion est bien différente, et, il faut le dire, elle est appuyée sur des faits positifs : c'est, d'une part, que le grand et puissant génie des inventeurs, des découvreurs, semeurs d'idées et créateurs ne concorde pas avec une santé intellectuelle irréprochable; et que, d'autre part, dans les formes de l'intelligence qui sont propres aux aliénés, on rencontre certains caractères psychologiques communs aux fous et aux hommes de génie (1).

La religion eut un temps chez Nietzsche le pouvoir de discipliner le déséquilibre des penchants et des facultés. Elle eut surtout l'heureux effet de proposer à un être si faible et si dubitatif un idéal auquel se dévouer, un but dans la vie, une ligne de conduite aisée à suivre, un code auquel se référer en toutes occasions.

L'anomalie est, non dans le besoin de cet idéal divin, mais dans l'exclusivité et l'intensité passionnelle développée à son sujet. Nous avons trouvé les raisons de cette exclusivité dans les antécédents de Nietzsche fortement marqués d'une empreinte religieuse, de même que dans la vie de son enfance où tout le poussait aux débordements de la vie imaginative, où tout exaspérait sa sensibilité et exaltait ses tendances héréditaires au mysticisme.

Pour Nietzsche, en effet, la religion était l'essence même de la vie. Loin d'être simplement verbale, elle venait des profondeurs de son être, elle envahissait son psychisme tout entier. Elle l'arrachait à la terre et le plongeait dans une atmosphère radieuse. Elle fut particulièrement fervente vers l'âge de 12, 13, 14 ans. « A ce moment, la puberté qui naît fouette tout l'organisme et détermine chez lui une sorte de poussée morale qui le fait entrer, dit M. Ball, dans le ves-

(1) Ch. Richet.

tibule de l'aliénation mentale. » La prière fut le remède divin qui délivra le jeune Nietzsche de ses préoccupations inquiètes, de ses scrupules, de ses angoisses et le plongea dans des béatitudes infinies.

Par la suite, Nietzsche s'efforce de découvrir un « substitut pour le Dieu mort » et l'instinct religieux demeure chez le libre penseur, même après l'effondrement du Dieu auquel il s'adressait. D'une part, son intelligence lui dit que Dieu est mort, mais de l'autre son instinct ne peut se passer de divinité : « Où est allé Dieu ? s'écrie-t-il, je vais vous le dire. *Nous l'avons tué !* vous et moi !... N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui portent Dieu en terre ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? Car les dieux eux aussi pourrissent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Comment nous consoler, nous les meurtriers d'entre les meurtriers ? » (4). Les souffrances causées par la nostalgie de l'idéal divin finissent par engendrer le besoin de recréer cet idéal.

Ainsi peut se résumer notre travail. Toutes les tendances affectives de Nietzsche ont été refoulées. Il a subi durant toute son enfance et son adolescence une influence chrétienne qui, accentuant ses tendances naturelles et héréditaires, l'a obligé à regarder la vie austèrement et avec sérieux, lui a rendu suspect tout ce qui se rattache à notre humanité, lui a interdit de se laisser aller aux sentiments ordinaires des hommes. Il n'a pu demander à l'amitié qu'un commerce supérieur d'intelligences. Il n'a pu lui donner cette confiance, cet abandon, cette chaleur proprement humaine, qui la rendent si apaisante. Il n'a jamais su ce qu'est le doux repos sur le sein d'une femme. Son enfance studieuse et chaste a considéré l'amour comme un monstre abject et répugnant.

Il faut concevoir ce fait fondamental que pour Nietzsche les buts qui sont les buts normaux des hommes paraissent méprisables, encore plus méprisables les satisfactions ou

(1) *Le gai savoir*, p. 125.

jouissances résultant de leur pleine réalisation. Il lui reste uniquement l'idéal chrétien.

Un jour, cet idéal s'effondre. Pourquoi vit-il donc ? Sans amour et sans Dieu. Qui n'a connu ces jours pénibles où nous nous demandons : mais pourquoi donc sommes-nous ici-bas ? Que faisons-nous ? Où allons-nous ? Que sert de vivre si l'on n'en a la raison, si l'on n'a rien au fond du cœur qui pousse à vouloir encore, à essayer de réaliser quelque chose, à durer, enfin ? A quoi bon vivre ? A quoi bon agir ? A quoi bon penser si chaque instant fait sentir plus intensément et plus douloureusement un vide... le vide atroce et irrémédiable ?

Pour Nietzsche, ces jours affreux, ces jours désespérés furent l'état ordinaire. Que sont le « cafard », le spleen auprès de ce tourment métaphysique qui dure ? Double malédiction : déséquilibre physique et excès de perspicacité. Comment la vie réussit-elle à se maintenir courageuse et confiante ?

Cette stagnation d'énergie ne peut durer sans engendrer les plus grandes souffrances. Nous savons que l'être soumis à une telle épreuve doit nécessairement dériver tout ou partie de cette énergie. Il faut vouloir si l'on veut se supporter soi-même.

Pour Nietzsche, une illusion vient enfin ou une inspiration de son génie. Il se laisse posséder d'un idéal de grandeur humaine. La conception de l'antiquité grecque, la foi en le pouvoir rédempteur de la tragédie répondent chez Nietzsche à une véritable explosion du système affectif et sont un véritable élan mystique. Son âme est comblée en retrouvant une raison d'être et de souffrir. En même temps, Nietzsche a un tel sentiment de certitude que sa conception a la valeur d'une véritable croyance. Elle échappe entièrement au jugement. C'est une intuition irrécusable.

Mais à partir du moment où cette certitude s'est imposée à lui, Nietzsche échafaude toute une série de combinaisons : l'idée fixe est en lui, l'intelligence s'en empare, l'imagination l'amplifie peu à peu et toutes les parties de l'être psychique gravitent autour d'elle.

A la base de tout le processus psychologique dont nous venons de parler est une « interprétation passionnée » de la tragédie attique et des sentiments qu'elle faisait naître.

Ainsi avons-nous mis successivement trois termes en évidence : l'hypertrophie du moi (la tendance à l'égoïsme), la chasteté absolue, la prédominance de l'élément passionnel avec une tendance marquée à l'idéalisation aboutissant à la thèse de la rédemption esthétique.

Ces trois termes doivent être réunis comme définissant une *constitution psychopathique* étudiée spécialement par Dide : l'idéalisme passionné. Cet idéalisme passionné évoluant sur un substratum intellectuel solide, puisant aux éléments d'une mémoire prodigieusement documentée, stimule une imagination puissante et produit l'admirable synthèse de la civilisation grecque.

Il était malheureusement à craindre qu'il ne se produisît sous l'influence de tant de facteurs d'excitation réunis un excès d'exaltation et un dérangement de la machine intellectuelle. Une telle évolution vers le pathologique qui peut être prévue en quelque sorte est interrompue dans sa régularité et cependant précipitée par l'apparition de deux crises.

Tout d'abord, Nietzsche perd confiance en Wagner et en l'idéal qu'il incarnait à ses yeux. Il est profondément abattu, physiquement il est au plus mal : les médecins le condamnent. Mais nous avons vu que cette période de sa vie la plus désolée produit encore et malgré tout des œuvres qui sont l'expression d'une réaction de l'instinct de conservation, d'un ultime désir de ne pas mourir.

A peine est-il rétabli qu'une seconde crise d'ordre affectif le replonge dans la désespérance. Sous l'influence atroce de ces « expériences amères », sous l'influence tenace de la maladie et de toutes ses souffrances, Nietzsche se replie sur lui-même et descend dans « la solitude émouvante de son âme ». C'est l'emmurement progressif, l'enserrement fatal d'une « septuple muraille ». Il devient son propre univers et fait de son âme les bornes de la création. Mais cette âme

est accablée du démonisme de sa nature, toute agitée de désirs contraires. La raison est impuissante à leur dicter la loi, encore moins le jugement à choisir un système. L'affectivité dédaignée et refoulée tant bien que mal vient alors lui souffler les certitudes dont il a besoin. Elle pousse dans l'esprit de Nietzsche des représentations inconscientes qui, au lieu de prendre l'aspect de *perceptions*, comme dans les hallucinations vraies, apparaissent comme des idées abstraites, des représentations concrètes non sensorielles. Ces représentations sont considérées comme d'origine étrangère, et Nietzsche les décrit comme des visions; en fait, elles viennent du plus profond de lui-même et sont simplement éprouvées comme étrangères par sa propre conscience, ce sont des pseudo-hallucinations ou hallucinations psychiques. Elles possèdent une puissance extraordinaire tenant à la valeur méprisée mais incontestable des dons affectifs qui les produisent. Elles apportent l'évidence, la certitude. Elles sont des révélations. Elles l'entretiennent dans cette opinion qu'il est une sorte de prophète puisant directement aux sources infinies de vérité.

Ces extases surviennent le jour dans un état hypnagogique, tel que la contemplation, ou sous l'effet d'une réflexion prolongée et intense sur une idée ou un sujet quelconque. Les images les plus grandioses apparaissent alors, et il goûte la joie suprême, une impression extraordinaire de clarté, de puissance et de domination. Il décrit, on sait avec quel luxe et quelle éloquence, ces visions qui l'enchantent.

Il se persuade tout naturellement qu'il est appelé au rôle glorieux de réformateur de l'état social, et il se met à l'ouvrage avec une opiniâtreté qui renaît toujours de ses quelques défaillances, possédé, on peut le dire, par l'idée dont il n'est plus que l'esclave. A partir de ce moment, il base toute sa philosophie sur l'idée du retour éternel : intuition irrécusable, vérité révélée. Une étude superficielle suffit à le convaincre qu'il ne trouvera pas la base scientifique de cette doctrine. Peu lui importe, de cette hypothèse fragile et

invérifiable, il fait une conviction inébranlable tant il lui faut inculquer à la vie un principe divin.

D'une part, il se sent mystiquement grandi, et, de l'autre, il confère à la vie une spiritualité qu'elle ne possède pas. Il lui donne le but de la surhumanité, donc un sens. Ainsi, dans l'univers qu'il se crée, Nietzsche peut-il confondre Dieu, le monde et son propre « moi ». Tout cela se fond « en un concept unique qui lui apporte une règle de conduite et un motif d'adoration au même titre que n'importe quel système métaphysique, moral ou religieux (Lou Salomé).

Les hallucinations psychiques du retour éternel et du surhomme, en même temps qu'elles confirment à Nietzsche l'idée de la grandeur et de la noblesse de sa mission, sont l'aboutissant de la lutte qu'il mène depuis toujours contre lui-même. La victoire de sa spiritualité est définitive au prix de la méconnaissance définitive de son humanité. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de cet holocauste. Nous avons montré que ce triomphe de la divinité, qui est aussi le triomphe de son moi, conduisait Nietzsche par étapes aux idées de grandeur et au délire mystique ambitieux.

Il convient de noter que ce délire offre un mélange constant d'idées de persécution. Celles-ci apparaissent dès le séjour à Bâle à l'occasion du conflit entre Nietzsche et les autres philologues. Elles réapparaissent plus marquées après chaque déception, car il en est réduit « à se méfier et à mépriser encore davantage ». Elles prennent tout leur développement dans la période qui va de 1884 à 1889.

*
**

De l'étude des antécédents à la description de cette année fatale de 1889, nous nous sommes efforcé de montrer qu'il existait dans l'évolution du psychisme de Nietzsche une unité parfaite. Son besoin orgueilleux de domination et surtout son exaltation sans frein le conduisent pas à pas à la folie.

A partir de 1889 apparaissent des symptômes démentiels d'une origine contestable. Nietzsche resta huit jours à la clinique de Bâle. Le premier examen sérieux et complet ne date que d'Iéna, où le malade est transporté le 18 janvier 1889 et admis à la « Maison de santé pour les aliénés », qui est en même temps la clinique de psychiatrie de l'Université d'Iéna.

« Le malade se dirige vers sa section en faisant beaucoup de salutations. D'un pas majestueux, et le regard tourné vers le plafond, il entre dans sa chambre et remercie pour « cet accueil magnifique ». Il ignore où il se trouve. Tantôt il croit être à Naumbourg, tantôt à Turin. Il fournit des renseignements exacts sur son état civil. Il gesticule et parle continuellement d'une voix affectée et faisant usage de mots grandiloquents, parfois en italien, parfois en français. Il est à remarquer que le malade, qui a pourtant séjourné longtemps en Italie, lorsqu'il parle italien, ignore les mots les plus simples de cette langue ou bien les emploie à tort. » A d'autres moments, il oublie son âge. Il ne reconnaît rien de ses œuvres. L'incohérence persiste et s'accroît. Autre phénomène démentiel : il mange énormément, réclame continuellement à manger, se plaint que le régime ne soit pas assez copieux.

Au point de vue somatique, on constate des stigmates physiques de dégénérescence : « Des deux côtés, prolongation en pointe de l'hélix dans sa partie descendante. Arc glosso-pharyngien allant jusqu'à la luette. » Des signes parétiques à systématisation non hémiplegique et des signes oculaires de syphilis : « Pupilles : celle de droite, large; celle de gauche, plutôt étroite, légèrement et irrégulièrement étirée, réagissant toutes deux très paresseusement. Strabisme convergent. Myopie accentuée. Ouverture de l'œil *gauche* beaucoup plus étroite que celle de droite; par un effort de volonté, peut être amenée aux mêmes dimensions. Pli nasolabial un peu moins marqué à droite. Grincement des dents un peu plus énergique à gauche qu'à droite. Langue calme;

lorsque tirée, déviation à droite. Luette verticale. Pression de la main droite plus forte que celle de main gauche. L'écriture est tremblée. »

L'observation affirme une syphilis par contagion : 1869.

Suit l'étude des réflexes qui montre, en particulier, une exagération du rotulien, de l'achylléen, du patellaire. Il n'y a pas de Romberg.

On institue un traitement par des frictions mercurielles.

En présence de ces troubles démentiels et de ces signes de syphilis, on peut penser à deux diagnostics : paralysie générale et syphilis cérébrale. Le premier de ces deux diagnostics fut établi à Bâle et confirmé à Iéna. C'est le diagnostic adopté par M. Moussa dans sa thèse (thèse Paris 1928). Il apparaît cependant qu'une paralysie générale durant onze années — de 1889 à 1900 — à une époque où le traitement est à peu près inexistant, est une chose rare. D'autres faits sont là qui nous font hésiter quand il s'agit d'affirmer ce diagnostic. C'est ainsi qu'il existe de temps à autre chez Nietzsche des phénomènes mnésiques curieux. Il se souvient un jour d'une conversation qu'il eut avec le professeur Wille dix ans auparavant.

Au point de vue des signes physiques, et ceci est plus important, il faut noter surtout la persistance chez Nietzsche de céphalées tenaces et très intenses, « au point de l'empêcher de marcher et d'y voir ». Il est, en effet, exceptionnel d'en constater chez le paralytique général, dont on a pu dire qu'il est l'être se plaignant le moins de la tête au monde. Il y a, de plus, chez Nietzsche des phénomènes névralgiques du côté du trijumeau, une hyperesthésie telle qu'elle empêche d'examiner les points de pression du torse, une exagération véritable des réflexes tendineux, un léger clonus du pied, des symptômes de lésions en foyer : cette parésie du facial qui, loin d'être transitoire, s'accroît petit à petit trois mois après, tandis qu'une observation médicale de mars également, constate que « le malade n'a de poils blancs dans la moustache que du côté droit ».

Tout ceci nous ferait pencher plutôt pour le diagnostic de syphilis cérébrale. Il faudrait alors admettre dans le cas présent une longueur anormale de la période séparant l'accident primaire de l'éclosion des premiers symptômes.

Nous sommes évidemment dans l'impossibilité de conclure fermement, étant d'ailleurs privés de tels examens de laboratoires qu'une époque pourtant si rapprochée de nous ne pouvait qu'ignorer.

Les annotations médicales deviennent extrêmement succinctes vers la fin de 1889. Il persiste de violents maux de tête, accompagnés de vomissements. L'état général est stationnaire.

Vers le milieu de l'année 1890, Nietzsche se montre si calme qu'on lui permet de sortir de la clinique, accompagné d'Overbeck ou de sa mère. Il prend même des repas au dehors. Ces expériences se montrent si heureuses qu'on permet à M^{me} Nietzsche de reprendre son fils.

Voici l'impression d'Overbeck sur cette époque : « Nos causeries, au cours desquelles il montrait, parfois, un extraordinaire mélange de lucidité et de confusion, roulaient surtout sur des questions extérieures, par exemple sur des gens qu'il avait fréquentés autrefois (Wagner, etc.), mais jamais il n'abordait des sujets ayant trait à ses écrits et à ses projets littéraires laissés en suspens, qui, pourtant, avaient été le souci le plus absorbant de ses dernières bonnes journées. Non pas que ces conversations d'Iéna fussent dépourvues de ces éclairs d'intelligence pouvant rappeler les plus hautes aspirations du Nietzsche d'autrefois; au contraire, maintes phrases me surprenaient agréablement dans cet ordre d'idées. Mais, d'une manière générale, ces instants devenaient de plus en plus rares, et j'avais l'impression que l'esprit de Nietzsche ne pouvait plus que très exceptionnellement s'élever, sans se perdre dans le fantasque. A mon point de vue, toute sa manière d'être témoignait d'un « apaisement » allant jusqu'à la dépression et même jusqu'à l'épuisement. » Sa mère put, un an plus tard, le prendre chez elle

à Naumbourg, où elle le soigna tant qu'elle vécut avec le plus grand dévouement.

Ensuite, Nietzsche est perdu pour nous, nous savons simplement qu'il succomba à une « attaque d'apoplexie ». Il mourut à Weimar, le 25 août 1900, à midi.

Les troubles démentiels que nous avons constatés s'expliquent sans qu'il soit besoin de songer à une syphilis acquise. Nous rappelons qu'un oncle de Nietzsche mourut dans une clinique pour les maladies mentales et que, du côté de sa mère, on trouve des rachitiques, tous très doués d'ailleurs et des femmes hystériques. On peut presque affirmer l'origine syphilitique de l'ictus dont mourut son père à 32 ans.

Nietzsche est anormal depuis son enfance, et son état mental est la conséquence manifeste d'une telle hérédité. Une pareille aversion pour tout ce qui n'est en somme qu'activité normale, et satisfaction normale, ces refoulements que nous avons notés, ne se voient que chez des êtres pareillement prédisposés et dégénérés.

Il paraît logique de rattacher aux mêmes causes la démence terminale et rien ne s'y oppose en effet. Les preuves de la syphilis acquise sont d'ailleurs inexistantes dans les biographies de Nietzsche et toute l'étude que nous avons faite, toute la vie connue de Nietzsche plaide pour l'impossibilité d'un contag. Pour affirmer celui-ci, nous n'avons en somme que l'opinion du médecin traitant d'Iéna, et nous avons à dessein reproduit son observation. Elle justifie la discussion médicale qui précède. Mais nous ferons remarquer qu'aucun témoin de la vie de Nietzsche durant la période de son professorat ne vint à la clinique d'Iéna, sauf Overbeck, et celui-ci, loin de confirmer les dires de l'observation, se récrie hautement. Notre conviction est donc, dans l'impossibilité où nous sommes de faire une critique vraiment sérieuse des sources du Professeur Wille, que l'origine de tous les troubles rapportés doit se trouver uniquement dans les antécédents.

Terminant ce travail, où nous aurions voulu faire passer

le sentiment de gravité que nous avons éprouvé devant tant d'inhumaine grandeur, l'effroi aussi, qui nous saisit devant tant de douleurs, tant de blasphèmes, nous demeurons angoissés de constater quelle rançon la nature demande à ceux qui veulent pénétrer ses mystères et deviner ses lois. L'œuvre de Nietzsche est le cri déchirant de nos âmes modernes, de plus en plus matérielles et agitées et cependant assoiffées d'idéal et de repos. Nietzsche se place à la fin d'une époque et au début d'une autre qui, reniant les Dieux de la précédente, se trouve désaxée et se demande où elle va une fois qu'elle a démoli les anciennes valeurs. La pureté de sa vie, sa noblesse d'âme et l'effroyable perspicacité de son génie admettent la négation de son œuvre, mais ne permettent pas le mépris. Il a contribué, sans doute, au malheur de notre race en sapant un peu plus de nos esprits les croyances dites consolatrices. Sa volonté créatrice a dévié dans la critique. Il n'a pas achevé son œuvre. En place de tout ce qu'il s'est acharné à faire disparaître de nos consciences, il n'a vraiment rien trouvé qui puisse remplacer l'appui moral dont il voulait nous priver. Et cependant, nous ne pouvons le maudire ! Nous hésitons à concevoir tant il fut affreux le martyre de son isolement et de ses désespérances. L'hostilité des uns, l'indifférence des autres, étaient les seuls sentiments qu'il dut rencontrer. Et, dans cet enfer de labeur et de douleur, devinâ-t-on l'horreur qui dut le saisir quand il sentit en lui la montée irrésistible de la folie ? Ce fut en 1884 : « Hélas ! écrit-il, accordez-moi donc la folie, puissances divines ! La folie, pour que je finisse enfin par croire en moi-même ! Donnez-moi des délirés et des convulsions, des heures de clarté et d'obscurité souveraines, effrayez-moi avec des frissons et des ardeurs que jamais mortel n'éprouva ! Entourez-moi de fracas et de fantômes ! Laissez-moi hurler et gémir et ramper comme une bête, pourvu que j'obtienne la foi en moi-même ! Le doute me dévore ! J'ai nié la loi, et j'ai pour la loi l'horreur des vivants pour un cadavre ! A moins de me placer

au-dessus de la loi, je suis le plus réprouvé d'entre les réprouvés ! »⁽¹⁾.

Ainsi, la folie qui termina sa vie nous apparaît-elle non comme une marque de défaillance qu'on puisse appliquer à toute son œuvre, mais comme le seul asile de paix qu'il put trouver ici-bas après un labeur et des inquiétudes démesurées. L'apothéose mystique de son âme transforme en repos divin le destin effroyable qui guettait son esprit.

(1) *Aurore*, p. 14.

CONCLUSIONS

L'étude rétrospective, faite dans un esprit clinique, des antécédents et de la vie de Nietzsche nous permet d'affirmer le diagnostic d'une constitution psychopathique : l'idéalisme passionné.

L'exaltation inhérente à cette constitution, augmentant progressivement, conduit Nietzsche au délire mystique ambitieux.

En 1889, à la suite d'un ictus, le malade est plongé du jour au lendemain dans une démence irrémédiable. Il nous semble qu'une hérédosyphilis, peut être rendue responsable de la totalité de cette évolution.

Vu : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
P. MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 15 novembre 1933.
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

1. La traduction française de l'œuvre de Nietzsche est due à Henri ALBERT. Elle comprend 13 volumes parus au *Mercur de France*.
2. La traduction française d'une grande partie de la correspondance de Nietzsche est due à Georges WALZ.
La vie de Frédéric Nietzsche d'après sa correspondance. Textes choisis et traduits par Georges WALZ, avec une préface biographique. Paris, 1932.
3. ANDLER (Charles). — Nietzsche, sa vie et sa pensée, 3 vol., Paris, 1920.
4. AUDRAIN (J.). — L'hérédo-syphilis facteur du génie. *Chronique médicale*, Paris, 1911, p. 754.
5. BIANQUIS (Geneviève). — Nietzsche. Paris, 1932.
6. GOURMONT (R. DE). — Promenades littéraires. Nietzsche et l'amour. Paris.
7. HALÉVY (Daniel). — L'enfance et la jeunesse de Nietzsche. Paris, 1907.
8. LICHTENBERGER (H.). — La philosophie de Nietzsche. 1898, réédit., 1924.
9. NORDAU (Max). — Frédéric Nietzsche in Dégénérescence, Paris, 1894, p. 307.
10. Dr ERNST PODACH. — Nietzsches Zusammenbruch, 1929. Trad. franç. : L'effondrement de Nietzsche, 1931.
11. SALOMÉ (Lou-Andréas). — Nietzsche. Paris, 1933.

12. SYRIEX DE VILLARS. — La faillite du surhomme et la psychologie de Nietzsche. Paris, 1920.
13. STEINER. — Fr. Nietzsche's Persönlichkeit und die Psychopathologie.
14. VIALLE (Louis). — Détresses de Nietzsche. Paris, 1932.
15. *Weiner Klinische Rundschau*, p. 738, 1900.

